GOD
Fr
B40·8
Gen/Her
102569
00102569

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

HERBIER MORAL.

HERBIER MORAL,

OU

RECUEIL DE FABLES NOUVELLES,

ET AUTRES POÉSIES FUGITIVES;

suivies d'un recueil de ROMANCES D'ÉDUCATION.

PAR MADAME DE GENLIS.

L02569 ac

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n°. 16.

AN IX. — 1801.

865
God
Fr 840.8
Geo Hec
102569

AVERTISSEMENT.

Ce Recueil parut en Allemagne il y a dix-huit mois : il contient quelques morceaux nouveaux, et de plus, les *Romances d'éducation*, que l'on avoit mal à propos placées dans un autre ouvrage. Ces Poésies, imprimées à quatre-vingts lieues de l'auteur, le furent très-mal, et la première édition, quoique très-belle, est remplie de fautes intolérables. Je me suis empressée de les faire réimprimer, afin de prévenir les contre-façons, plus funestes encore aux vers qu'à la prose; quoique rien dans ce genre ne puisse être comparé au ridicule inconcevable des contre-façons de deux de mes derniers ouvrages, *les Petits Emigrés*, et *les Vœux téméraires*, où l'on trouve presqu'à chaque page des phrases entières, ou supprimées, ou transposées, d'autres tout-à-fait changées, des contre-sens inouïs, et par conséquent le style entièrement gâté, et des obscurités inex-

plicables ; il semble que ce soit une main ennemie qui ait pris plaisir à me défigurer ainsi, et j'avoue que je le crois, car il ne me paroît pas possible qu'il puisse exister un *prote* capable de faire cette énorme quantité de bévues grossières. Je ne puis assurément que me louer de l'indulgence du public, qui a daigné faire un accueil si favorable à ces deux productions si étrangement défigurées, et c'est un motif de plus pour moi, de desirer les lui offrir sous leur véritable forme : je les ferai réimprimer, quand je serai débarrassée du travail qui m'occupe maintenant. Qu'on me permette de dire ici, qu'en écrivant pendant dix ans dans les pays étrangers, je pensois surtout à la France, en composant tous les ouvrages que je destinois à l'enfance et à la jeunesse ; c'étoit, malgré l'exil et la rigueur des décrets, une sorte de correspondance qu'il m'étoit doux de conserver avec ma patrie. Dans tous les marchés que j'ai faits, ma première clause, étoit celle-ci : *On enverra sur-le-champ*

six cents exemplaires à Paris; convention qui n'a jamais été remplie, car lorsque les ouvrages se débitent parfaitement en Allemagne, l'intérêt du libraire est, au contraire, de ne les vendre que dans le pays où ils sont imprimés, ce qui évite *les remises* et les frais de transport : voilà ce que je n'ai su avec certitude que depuis mon retour en France. Je suis heureuse de l'avoir ignoré durant mon expatriation, cette connoissance eût été un chagrin de plus.

J'ai laissé dans ce volume quelques pièces de vers de société; mais comme elles sont courtes et en petit nombre, j'ai cru que l'on me pardonneroit d'avoir conservé ces témoignages de reconnoissance et d'amitié. C'est un hommage que je dois à la sensibilité touchante qui m'accueillit et me consola dans le malheur.

J'ai pensé que ces Fables, d'un genre nouveau, et les Romances d'éducation, pouvoient être utiles à la jeunesse. Je mets d'autant moins de prétentions à les lui offrir, qu'à mon avis, la poésie est

le seul genre de littérature qui n'ait rien perdu en France, puisqu'on pourroit compter sans flatterie sept ou huit poètes d'un mérite supérieur, beaucoup d'autres poètes infiniment agréables, et plusieurs femmes justement célèbres par leurs talens dans ce genre. On n'en dira pas autant des écrivains en prose. Enfin, si j'eusse consulté la vanité d'auteur, j'aurois fait réimprimer *les Vœux téméraires* et *les Petits Emigrés*, avant de donner les ouvrages qui sont sous presse; mais je n'ai qu'un seul but, celui d'être utile à l'enfance et à la première jeunesse, et quand je n'écris pas pour cet âge intéressant, c'est un écart d'imagination que je me reproche; je sors d'une vocation à laquelle mon cœur et mon goût me rappellent promptement.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

LADY EDWARD FITZ-GERALD.

MA CHÈRE ENFANT,

J'ai pensé qu'il étoit bien juste de dédier cet ouvrage à celle de mes élèves qui prit ces mots pour devise : *Un asyle et des fleurs* *, et qui a, depuis sa plus tendre enfance, un goût si vif pour la botanique. Par la même raison, ma chère amie, je vous dédierai aussi un ouvrage d'un genre beaucoup plus original, mon *Herbier mythologique, historique et littéraire.* Je vous avois mandé qu'il paroîtroit dans le cours de cette année, mais une dangereuse et longue maladie m'a forcée de suspendre, pendant six mois, un travail qui

* Le corps de cette devise est une abeille.

étoit pour moi, depuis dix années, le plus doux de tous les amusemens; et pour le reprendre, il a fallu recouvrer ma vue et la sûreté de ma main, puisque j'ai entrepris d'en peindre moi-même toutes les plantes. Je m'y suis remise avec ardeur. Le texte est fait, et la collection entière des fleurs sera finie dans sept ou huit mois*.

Quant à *l'Herbier moral*, ce n'est qu'une très-petite partie de l'ouvrage que j'avois dessein de faire, et auquel ma santé m'a forcée de renoncer. Il me reste une centaine de fables de ce genre, écrites en prose, et que je n'aurai peut-être jamais le temps de mettre en vers, travaillant maintenant à remettre au net trois ouvrages que je vais livrer à l'impression, outre mon Herbier mythologique**.

---

* Un grand voyage et d'ennuyeuses affaires m'ont empêchée de finir cet ouvrage, que je reprendrai dans quelques mois.

** 1°. Des Dialogues français et allemands à l'usage des voyageurs et des jeunes Allemands qui apprennent le français.

2°. Une nouvelle Méthode d'enseignement pour les enfans de cinq à sept ans.

Vous savez que depuis long-temps j'avois le desir de composer des fables, et qu'en même temps je n'avois pas assez de présomption ni assez d'humilité pour entreprendre de faire parler *messire loup, maître renard, et la gent'-trotte-menu*, après l'inimitable La Fontaine. Je sais que nous avons un assez grand nombre de très-bonnes fables faites par d'autres auteurs, on en trouveroit même trois ou quatre dans les ouvrages de la Mothe, si décrié dans ce genre; et en élaguant et choisissant avec goût dans les productions

---

3°. Une *Nouvelle Maison rustique*, à l'usage des enfans, en trois vol. *in*-8°. ouvrage très-important, et qui manque absolument aux instituteurs. La Maison rustique, telle que nous l'avons, est sans doute très-utile jusqu'à ce que nous en ayions une moins diffuse et plus complète; mais fût-elle parfaite dans son genre, elle seroit encore inutile aux enfans. Il en falloit faire une exprès pour eux, et j'ai tâché qu'ils puissent trouver dans la mienne une grande clarté, de la morale, de l'instruction, et quelque agrément *.

* J'ai en effet donné les deux premiers ouvrages annoncés. Je fais réimprimer dans ce moment, à Paris, *la Nouvelle Méthode d'enseignement*, avec beaucoup d'augmentations. Quant à *la Nouvelle Maison rustique*, je ne la finirai que lorsque je pourrai me retirer à la campagne, ou du moins y passer six mois de suite.

de tous nos fabulistes, on pourroit former un excellent recueil, beaucoup plus moral que celui de La Fontaine, et peut-être égal au sien en mérite littéraire; mais non de cette sorte de mérite qui caractérise particulièrement. La Fontaine : ce naturel charmant, cette grace piquante, ces expressions originales et cette naïveté si souvent unie à la finesse, et quelquefois à la profondeur. Quelle étonnante variété de tons et de talens dans ces fables! quelle vérité de dialogue! quelle critique piquante, ingénieuse et juste, dans la fable des *oreilles du lièvre*, dans *le mulet se vantant de sa généalogie*, dans *le lion et le tableau*, dans *le loup et la cigogne*, et tant d'autres! Quelle ingénuité et que de graces dans *la bique et le biquet*, le *loup et l'agneau*, etc. etc. ! Que de sentiment dans *Baucis et Philémon*, dans *le Vieillard qui plante*, etc. etc. ! Quelle belle poésie, quelle noblesse et quelle finesse dans *le chêne et le roseau !* et quelle manière de conter et de peindre!:... Se peut-il que M. de Voltaire n'ait pas rougi

d'écrire que La Fontaine n'avoit *que le seul charme du naturel* !*

Il me semble que plusieurs autres fabulistes ont aussi *le charme du naturel.* Ce mérite, qui devient tous les jours plus rare, en est un grand sans doute, et nul autre mérite n'en sauroit tenir lieu. Mais un auteur peut avoir du naturel, sans être un écrivain supérieur dans son genre. M. de Florian a fait de très-jolies fables ; on y trouve du naturel, de l'esprit et de la morale ; ce recueil est en général fort agréable, mais n'offre rien de supérieur, l'auteur écrit foiblement en vers ainsi qu'en prose ; son style manque absolument de couleur, de mouvement et d'harmonie ; sa narration est quelquefois diffuse et languissante, et souvent il récite froidement ce qu'il faudroit peindre. Enfin La Fontaine étoit poète, et la poésie se trouve rarement dans les fables modernes. Je connois toute la médiocrité de celles que j'offre aujourd'hui à la jeunesse,

* Voyez ses notes à la suite du Siècle de Louis XIV.

mais ce n'est qu'un essai, et l'idée de vivifier, pour ainsi dire, la Botanique, en la présentant en apologues, pourroit, entre des mains plus habiles, former un énorme recueil aussi instructif qu'original et agréable : en général, il me semble que, depuis La Fontaine, on n'a pas assez profité, pour ce genre, des connoissances si répandues en histoire naturelle et en botanique. Que d'animaux nouvellement connus ! la girafe, les gerboises, les sarigues, le pécari, etc. qui, par la singularité de leur conformation, et par leurs mœurs, fourniroient d'excellens sujets de fables ! Et quelle multitude de plantes extraordinaires n'a-t-on pas découvertes dans ce siècle !

Les fables de La Fontaine ne sont point, en général, assez morales pour qu'on les puisse placer au rang des ouvrages utiles à l'éducation ; d'ailleurs les sujets tirés de l'histoire des animaux, présentent nécessairement des tableaux révoltans, qu'on doit éviter de mettre sous les yeux de la première jeunesse. Le loup dévorant l'in-

nocent agneau, le vautour se précipitant sur la colombe, la tyrannie et la cruauté du lion, la férocité du tigre, toutes ces descriptions offrent des images atroces et dégoûtantes, qui ne sont bonnes que pour ceux qui ont le malheur de vivre depuis long-temps parmi les hommes?... Les apologues puisés dans le règne végétal, ne fournissent que des sujets dans lesquels de telles peintures ne peuvent se trouver; cependant les fleurs ont des caractères distinctifs, fixés surtout par leurs propriétés bonnes ou mauvaises; le poète doit les étudier, les connoître, y conformer le plan de sa fiction, et il en peut tirer des contrastes aussi piquans, et des résultats moraux aussi instructifs, que de l'instinct et des mœurs des animaux. Dans ce genre de composition, une règle dont rien ne dispense, c'est de faire agir et parler, suivant sa nature, l'animal, la plante, ou l'être matériel que l'on personnifie. La Fontaine même n'est pas, à cet égard, à l'abri de toute censure. Sa fable du pot de fer et du pot de terre est, dans ce sens, très-mauvaise, car les pots

de fer et de terre ne voyagent ni ne marchent. Dans *la poule de Caux*, de M. de Florian, cette poule quitte la Normandie pour aller à Londres; où un *coq anglais* lui dit :

Écoute, miss, tu vois en moi ton maître,
Mais tu me plais; je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail *t'admettre*:
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.

Quand les *amans anglais* s'exprimeroient de la sorte, ce dont il est permis de douter sans être anglomane, cette déclaration n'en vaudroit pas mieux, car le coq n'est altier et brutal qu'avec ses rivaux. La poule de M. de Florian se transporte en Allemagne; elle y choisit un coq, qui, au moment de *l'épouser*, lui dit :

Vous savez bien que, dans cette journée,
Il faut d'abord, pour articles premiers,
Que vous puissiez fournir seize quartiers.
— Seize quartiers? dit la poule étonnée.
— Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point.
— Expliquez-vous, je ne vous entends point.
Quartiers de quoi? — Mais vraiment de noblesse,
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens, etc.

La poule, qui est roturière, et qui n'a pas l'idée de proposer au coq de *l'épouser de la patte gauche*, quitte l'Allemagne, et se rend en Espagne. Un coq espagnol en devient amoureux, et le lui déclare ; la poule s'attendrissoit, lorsqu'ils virent passer *une pie à l'œil hagard* : le coq s'écrie qu'il est perdu, parce que cette pie *les dénoncera à l'inquisition*, et qu'on les fera *rôtir* sur son *faux rapport*.

Il est inutile d'insister sur le ridicule de cette fiction, dans laquelle les personnages, non-seulement ne parlent point le langage qui convient à leur nature, mais disent constamment les choses les plus opposées à leurs mœurs, à leur manière de vivre et à leur instinct. Toute fable est une allégorie qui doit renfermer, outre le sens propre, une allusion ingénieuse ; mais l'allusion n'est bonne que lorsqu'elle résulte naturellement du sujet, et qu'elle s'accorde parfaitement avec le sens propre. Il faut enfin, je le répète, que le fabuliste ne suppose dans les êtres qu'il fait parler, que des discours qu'ils pourroient raisonnablement tenir,

s'ils avoient le don de la parole. Il ne seroit pas plus extravagant ni plus puéril de peindre dans un conte une femme avec des ailes, pondant et couvant des œufs, et ayant toutes les habitudes d'une poule, que de représenter un coq craignant l'inquisition, ou exigeant d'une poule les preuves de noblesse qui font entrer dans les chapitres d'Allemagne. Comme l'a si bien dit Boileau, la raison et le vrai doivent se trouver jusque dans la fable, et même en faire le principal ornement.

Les plantes ont plusieurs caractères distinctifs, outre ceux qui résultent de leurs propriétés. Leur genre d'utilité ou de beauté, leur aspect, leur port, les lieux où elles paroissent se plaire, les fictions consacrées par la poésie, les vertus dont elles sont les symboles, leur ont fait attribuer une multitude de qualités emblématiques, dont il n'est pas permis de les dépouiller. Par exemple, il seroit absurde de faire parler avec arrogance *l'humble violette*, de donner le caractère de l'effronterie et de l'audace, à la craintive et chaste

sensitive. Le cèdre majestueux ne doit pas avoir le langage du champêtre et simple noisetier, etc.

J'ai tâché, dans cet essai, de faire parler mes plantes conformément à leur nature réelle ou *poétique*, et j'ai voulu surtout que chaque fable eût un résultat véritablement moral; tout le reste ne tient qu'aux talens, et je l'abandonne volontiers à la critique.

Vous reconnoîtrez avec plaisir, ma chère enfant, dans ces petites fables, les principes et les sentimens qui ont, avec tant de succès, dirigé votre enfance et les premières années de votre jeunesse. Il m'est doux de répéter, sous mille formes différentes, des leçons qui jadis m'ont si bien réussi; ce genre d'occupation retrace à ma mémoire le plus heureux temps de ma vie!... Puisse un tel souvenir vous faire trouver quelqu'intérêt dans cet ouvrage: le suffrage de mes élèves et de mes amis sera toujours à mes yeux la plus douce récompense de mes travaux.

HERBIER MORAL.

FABLE PREMIÈRE.

LES ARBUSTES TRANSPLANTÉS.

Deux beaux arbustes d'Italie,
Le jasmin odorant et l'utile oranger,
Pour toujours arrachés de leur terre chérie,
Transplantés dans le nord sous un ciel étranger,
Et réunis tous deux dans le même verger,
S'entretenoient de leur patrie.
Quoi ! disoit le jasmin, n'oublîras-tu jamais
Les champs si fortunés de la douce Ausonie ?
Ami, pourquoi ces vains regrets ?
A quoi sert ta mélancolie ?
Beaucoup moins vieux que toi, je n'ai pas la folie
De me livrer à ce profond chagrin,
Je sais me résigner. Quoi ! faut-il qu'un jasmin
Te surpasse en philosophie ?
Ah ! reprit l'oranger, tu peux sans nul effort
Et même sans raison te soumettre à ton sort,
Tandis que je gémis, tu parles comme un sage ;
Mais tu ne souffres pas, car à ton heureux âge,
Le passé n'a laissé qu'un léger souvenir,
Le présent se confond dans un long avenir,

Embelli des erreurs de la douce espérance ;
Ce temps n'est plus pour moi, la triste expérience
Ne sait plus espérer, et ne peut que prévoir !
Crois-moi, c'est un malheur plus grand que l'on ne pei
Le clairvoyant voit tout en noir.
Oh ! quand perdrai-je la mémoire
De ces paisibles jours de bonheur et de gloire,
Ecoulés pour moi sans retour !
Alors d'un fortuné bocage
L'utile ornement et l'amour ;
J'attirois près de moi les oiseaux d'alentour,
Pour eux, de mes rameaux étendant le feuillage,
Je leur prodiguois mon ombrage,
Je leur offrois et des fruits et des fleurs ;
Combien je trouvois de douceurs
Dans leur tendre et brillant ramage !...
Aujourd'hui, loin de mon pays,
Privé de séve, je languis.
Tout arbre transplanté sèche ou devient stérile.
Je ne murmure point de l'état où je suis,
Mais du moins qu'il me soit permis
De m'affliger d'être inutile.

FABLE II.

LES FEUILLES.

A sa branche attachée, une feuille naissante
Exprimoit ainsi son chagrin :
Que j'envie en secret le glorieux destin
De l'heureuse feuille volante,
Qui dans les airs se frayant un chemin,
Suivant le penchant qui la guide,
Tantôt jusques au cieux, sur l'aile des Zéphirs
Dirige sa course rapide ;
Tantôt cédant à de nouveaux desirs,
Revient s'amuser sur la terre,
Et caresser les fleurs de ce parterre,
Ou voltiger à l'ombre des ormeaux,
Sur les flots argentés de ces limpides eaux !
Du papillon rivale fortunée,
Qu'elle est douce ta destinée,
Que je le sens, hélas ! moi qui suis pour toujours
Au fond de ce bosquet sur cet arbre enchaînée !
La branche entendit ce discours :
Ton dépit, dit-elle, se fonde

Sur l'ignorance et sur l'erreur ;
Cesse d'envier le bonheur
De cette feuille vagabonde ;
Tu la crois libre, et cependan
Elle obéit aveuglément.
Son élan n'est qu'une secousse ;
Quand tu la vois voler, c'est le vent qui la pousse ;
Il ne la guide pas, il l'emporte, et toujours
De sa marche égarée il prescrit les détours.
Elle en est à la fois l'esclave et la victime ;
Si parmi quelques fleurs il veut bien l'arrêter,
Plus souvent il se plaît à la précipiter,
Et pour jamais, dans le fond d'un abîme.

Ainsi que notre feuille, hélas ! un jeune cœur,
Crédule et sans expérience,
Jouet des passions, cherchant l'indépendance,
Est entraîné par un espoir trompeur.
Sans doute le bonheur suprême
Réside dans la liberté ;
Mais on ne peut jouir de ce bien si vanté,
Que par l'empire de soi-même.

FABLE III.

LE BOUQUET D'ÉSOPE*.

Jadis aux champs de la Phrygie,
Le dieu brillant de l'harmonie,
Fugitif et banni des cieux,
Se consoloit d'un exil rigoureux,
En consacrant son immortelle vie
A cultiver ces arts si précieux
Dont il fut, comme on sait, le créateur heureux;
La musique et la poésie.
On dit même qu'alors ce dieu les inventa
Pour calmer sa mélancolie,
Et qu'en ce temps il décida
Qu'à l'avenir, malgré la tyrannie
Et les traits de la calomnie,
Malgré l'exil, ces talens enchanteurs
Seroient pour les proscrits des dons consolateurs.

* Ce trait mythologique du *Bouquet d'Esope*, se trouve dans le Dictionnaire de Bayle, tel que je le rapporte, à l'exception que j'ai substitué Apollon à Mercure.

Ce fut ainsi que l'amant de Julie,
Ovide relégué dans le fond des déserts,
Charmoit tous ses ennuis en composant des vers,
En immortalisant son nom et son amie.
Malgré ces faits, je ne dis pas pourtant
Que tout proscrit soit rempli de talent;
Quand je le soutiendrois, je serois démentie
Par tant d'exemples si frappans!
Mais je n'ignore pas qu'il est beaucoup de gens,
Qui pensent qu'il suffit de perdre sa patrie
Pour avoir le brillant renom
Du fameux Thémistocle ou du grand Phocion,
Héros persécutés, victimes de l'envie.
L'ostracisme, aujourd'hui, n'est plus, comme jadis,
Un titre d'honneur et de gloire,
Et nous sommes forcés de croire,
Que même aussi les sots peuvent être bannis.
Mais revenons à notre histoire,
Laissons les terrestres proscrits,
Livrés à la fureur des différens partis,
Invoquer, appeler la vengeance et la guerre,
Se déchirer dans leurs écrits,
Et par la haine aggraver leur misère:
Retournons en Phrygie; Apollon, *émigré*
Fuyant, errant, et séparé
De tous les autres dieux ses égaux et ses frères,
Nous offrira des leçons salutaires,
Et plus d'une moralité

Sur l'injustice et sur l'adversité.
Malgré sa disgrace éclatante,
A son destin le dieu soumis,
Bravoit la fortune inconstante;
Il le pouvoit : il trouva des amis.
D'Admète l'amitié touchante
Fit souvent oublier à son cœur généreux
Et le divin nectar, et la gloire et les cieux.
Admète, des rois le modèle,
A l'amitié comme à l'amour fidèle,
Etoit sensible et bienfaisant,
Sage, éclairé, reconnoissant,
Voyant tout par ses yeux, et ferme autant qu'affable...
Lecteur, pourquoi vous irriter,
En m'accusant de broder, d'inventer?
Vous avez tort. N'est-ce pas une fable
Que j'ai promis de vous conter?...
Cependant il faudroit me croire,
Si je vous retraçois l'histoire
D'un Marc-Aurèle ou d'un Titus :
Un tel portrait n'est donc pas chimérique :
Ainsi donc, lecteur satirique,
Les rois peuvent avoir de sublimes vertus?
Mais je ne prétends pas faire un panégyrique :
Je reprends mon récit, ne l'interrompez plus.
La retraite plaît au génie,
Il y goûte tous les attraits
D'une profonde et douce rêverie.

Apollon, malgré les regrets
Du souverain de Thessalie,
Loin de la cour, dans le fond des forêts
De l'antique et belle Phrygie,
Comme nous l'avons dit, fixa ses pas errans.
Et là, donnant des loix à la douce harmonie,
A la brillante poésie,
Et créant les arts bienfaisans,
Il attira, par ses divins accens,
La troupe ingénue et sauvage
Des bergers voisins de ces bois.
Le charme de ses vers et celui de sa voix,
Des pâtres enchantés obtinrent le suffrage;
Instruire et plaire, c'est régner.
Chaque berger veut témoigner
Son admiration et sa vive allégresse :
Dans ces transports, dans cette ivresse,
Qui saisissent tous les esprits,
On offre au dieu des arts les dons de la nature,
Du miel, des troupeaux et des fruits.
Apollon, satisfait d'une offrande si pure,
L'accepte avec plaisir; parmi ces dons touchans,
Il en est un surtout dont la simple élégance
Excite sa surprise et sa reconnoissance !
C'est un bouquet de fleurs des champs,
Mais si frais, si léger, d'une forme si belle,
Que Vandal ou Spandonck l'eussent pris pour modèle
De ce présent, le dieu veut connoître l'auteur;

Aussitôt un jeune pasteur,
D'un air timide et doux, modestement s'avance :
C'est moi, dit-il, dont l'indigence
N'a pu poser à vos genoux,
Que ce tribut grossier si peu digne de vous.
Je naquis près des bords arrosés par le Xante,
Ésope, c'est mon nom. Ce nom sera fameux,
Répondit Apollon; écoute-moi, je veux
T'accorder en ce jour une grace éclatante;
De l'Apologue ingénieux,
De l'instructive Allégorie,
Esope, deviens l'inventeur.
Je te donne le goût, l'art de la poésie,
Le talent de créer, et de parler au cœur;
Mais que toujours à la raison unie,
Ta Muse chaste et pure, et du vice ennemie,
Craigne de blesser la pudeur;
Et souviens-toi toute ta vie
Que pour mériter mes faveurs,
Pour cueillir les lauriers destinés au génie,
Il faut les consacrer, ces talens enchanteurs,
A l'utile intérêt des vertus et des mœurs.

FABLE IV.

LES DEUX IFS.

Deux ifs, plantés en même terre,
N'avoient pas cependant un semblable destin :
L'un végétoit dans un parterre,
L'autre croissoit sur un chemin,
Séparé par une barrière,
De l'if emprisonné : mais, mon pauvre voisin,
S'écrioit ce dernier, quelle épaisse poussière
Couvre ton feuillage brûlé ;
Comme te voilà sec, et jaunâtre, et hâlé !
Du temps qu'il fait dépend ton existence,
Lorsqu'il ne pleut pas, tu languis ;
Cependant tu t'enorgueillis
De vivre dans l'indépendance ;
Je ne t'envîrai point ce bonheur si vanté ;
Car je conviens que de la liberté
Je n'ai jamais compris les charmes.
Dans ce jardin nous vivons sans alarmes,
Dans l'abondance et la tranquillité.

Notre maître avec vigilance
Veille sur nous du matin jusqu'au soir;
La pompe, les châssis, les cloches, l'arrosoir,
Nous tenant lieu de providence,
Nous préservent de tous les maux;
Nous bravons le soleil, les vents et les oiseaux,
Et des hivers la funeste influence :
D'ailleurs aucune dure loi
Ne nous contraint; tout comme toi,
J'étends mes longs rameaux suivant ma fantaisie,
Rien ne me gêne ou ne me contrarie,
Et chaque jour je rends grace au destin,
Qui m'a fait naître en ce jardin.
Que m'importe d'avoir un maître,
Lorsque je ne m'en apperçoi
Que par les soins qu'il prend de moi?
Fort bien, répondit l'if champêtre;
Mais ce maître plein de douceur
Ne peut-il pas avoir un méchant successeur,
Ne peut-il pas aussi changer de caractère,
Ou bien déguiser ses défauts?
Pour moi, je l'avoûrai, je ne me fierois guère
A ce jardinier débonnaire;
Souvent il se promène avec certaine faux,
Qui me paroît d'un très-mauvais présage,
Et qui devroit te causer quelqu'ombrage.
Tiens, le voilà!... Quel aspect effrayant!
O quelle mine atrabilaire!

Et comme il est armé !... Bon Dieu ! que veut-il faire
De ces vilains ciseaux et de ce long croissant !...
Comme il disoit ces mots, le jardinier s'avance,
Tout aussitôt entrant dans le massif
Où croissoit son malheureux if :
Allons, dit il, allons, il faut que je commence
A tailler cet arbuste, il a pris sa croissance,
Et je vais l'ébrancher, maintenant on le peut ;
Mais qu'en ferai-je ? un sphinx, une chimère ?
(Car d'un esclave on fait tout ce qu'on veut ;)
Non, c'est un ours que j'en veux faire.
En effet, ouvrant ses ciseaux,
Le jardinier se mettant à l'ouvrage,
De l'if infortuné coupe tous les rameaux.
L'arbuste en vain gémit d'un si cruel outrage,
Sous la main des tyrans à quoi sert de gémir,
Ne faut-il pas alors ou ployer ou périr ?
Du pauvre if tel fut le partage ;
On le mutile, on le saccage,
On lui ravit en un instant
Sa forme, sa beauté, son aspect élégant,
Et la fraîcheur de son feuillage.
Malgré tout son dépit, par un charme fatal,
Il prend la figure sauvage
D'un lourd et stupide animal ;
Et d'un ours enchaîné, bientôt offrant l'image,
Il excite à la fois des passagers surpris
Et la compassion et le juste mépris.

Ne nous étonnons point de la métamorphose,
Nous la voyons assez communément :
Un tyran ne fait autre chose,
Quand il le peut impunément.

FABLE V.

LE SORBIER ET LES BUISSONS ÉPINEUX.

Dans un vallon qu'ombrageoient deux collines
Couvertes de gazon, de vignes et de fruits,
S'élevoit un sorbier aux grappes de rubis.
De vils buissons chargés d'épines,
Enviant en secret l'arbre majestueux,
Mais cachant le dépit honteux
D'une odieuse jalousie,
Sous l'air du badinage et de la raillerie,
D'un ton moqueur s'entretenoient entr'eux.
Oui, disoient-ils, sans doute il est fâcheux
De posséder ces dons de la nature,
Ce feuillage et ces fruits si beaux,
Enfin cette élégante et pompeuse parure,
Uniquement pour servir de pâture
A tous ces voraces oiseaux.
Pour nous, modestes arbrisseaux,
Il est vrai, nous avons une mince figure,
Nous ne recevons pas des hommages, des soins,
On ne nous vante pas, on nous aime encor moins,

Mais on nous craint, c'est quelque chose:
Sur nos rameaux, nul oiseau n'ose
Se fixer et poser son nid;
Nos aiguillons sont la défense
De nos fleurs et de notre fruit,
Nous savons repousser l'offense,
Chasser les importuns, et punir qui nous nuit.
Dans une heureuse indépendance,
Nous possédons les biens dont nous voulons jouir.
Eh! qui voudroit vous les ravir?
Dit le sorbier saisi d'une juste colère;
On ne vous pille pas? je le crois, la misère
Met à l'abri de tout larcin.
Et ramper, et blesser, et végéter pour nuire,
Tel est votre honteux destin:
Vous dirigez sans but, sans raison, sans dessein,
La malice qui vous inspire;
Vous piquez la colombe et l'innocent serin,
Ainsi que le milan ou l'autour inhumain:
Par bonheur, vos dards méprisables
Ne sont rien moins que redoutables;
Restez, buissons infortunés,
Dans la bassesse et l'infamie
Pour lesquelles vous êtes nés,
Et soyez toujours condamnés
Aux tourmens de l'opprobre et de la noire envie,
Ne pouvant égaler aucun des arbrisseaux,
Objets de votre antipathie.

Et tandis qu'à jamais honte des végétaux,
Vous vieillirez dans la poussière,
Elevant mes heureux rameaux,
Je poursuivrai ma brillante carrière,
Présentant à tous les oiseaux
Et mes fruits éclatans et mon épais feuillage,
Au voyageur offrant un doux ombrage,
Enfin toujours utile, et toujours bienfaisant;
J'ennoblirai mon sort par mes largesses;
Ah! ce n'est qu'en les partageant
Que l'on jouit de ses richesses!

Ce discours du sorbier étoit judicieux;
Mais je l'aimerois encor mieux,
S'il s'adressoit à tous les libellistes,
Et même à certains journalistes.

FABLE VI.

LE PALMIER ET LE NOISETIER, DANS LE BOIS CONSACRÉ.

Dans un bois aux dieux consacré,
Un palmier orgueilleux, richement décoré
Des attributs de Mars, de festons, de guirlandes,
Insultoit l'humble noisetier,
Qui ne portoit que de simples offrandes,
Des fleurs, une houlette, un fragile panier,
Dons ingénus offerts par l'innocence.
Contemple ma magnificence,
Disoit le superbe palmier,
Vois ces dépouilles éclatantes,
Que des rois les mains triomphantes
Ont déposé sur mes rameaux;
Ainsi paré des fruits de la victoire,
Je fixe les regards du peuple et des héros,
Et je suis devenu l'emblême de la gloire,
Mais écoutons!... Entends-tu les échos,
Qui du fond des antres sauvages,
Font retentir les bois d'un bruit harmonieux?

Le bruit s'augmente, et ces sons belliqueux
M'annoncent de nouveaux hommages.
A ces mots, un jeune guerrier,
Suivi d'une troupe nombreuse,
Se montre tout à coup, s'approche du palmier,
Et d'une main respectueuse,
Pose un énorme bouclier
Sur cet arbre si vain, dont la tige orgueilleuse
S'affaisse sous le poids; et bientôt se brisant,
Eclate avec fracas, et tombe en gémissant.
L'arbre, éclairé trop tard par sa fin malheureuse,
Du noisetier modeste envia le destin;
Instruit par l'infortune, il reconnut enfin,
Qu'une espérance ambitieuse,
Le desir des honneurs, et de vastes projets,
Couronnés même du succès,
Ne produisent souvent qu'une chute honteuse.

FABLE VII.

L'OISEAU, LE PRUNIER ET L'AMANDIER.

Un jeune oiseau, perché sur un prunier,
Vit tout à coup un amandier.
Le bel arbre! dit-il, et quel charmant feuillage
Allons goûter ses fruits; je gage
Qu'ils sont mûrs et délicieux.
A ces mots, fendant l'air d'un vol impétueux,
L'oiseau bientôt, ainsi qu'il le desire,
Se trouve transporté sur l'arbre qu'il admire;
Lors aux amandes s'attachant,
Il veut les entamer, mais inutilement:
Et de son bec en vain il épuise la force.
Ce fruit, dit-il, est dur, amer et dégoûtant.
Ne nous étonnons point de son raisonnement,
Il ne jugeoit que sur l'écorce.

FABLE VIII.

LE PAPYRUS.

Devenu misanthrope, et sauvage et frondeur,
Le papyrus, fort mécontent des hommes,
Exhaloit ainsi son humeur :
Quel maudit temps, grand Dieu, que le siècle où nous sommes !
Et qui pourra nous rendre, hélas !
Ces jours de bonheur et de gloire,
Dont le récit nous charme dans l'histoire !
Mais il n'est plus d'Agésilas !
De ces gens qui savoient discerner le mérite,
Et dont chaque discours et toute la conduite,
Et les goûts et l'opinion,

* Les feuilles du papyrus servoient de papier aux anciens; et pour l'intelligence de cette fable, il faut savoir qu'Agésilas, à son retour d'Egypte, rapporta une grande quantité de papyrus, en disant que c'étoit, de tous les présens du roi d'Egypte, celui dont il faisoit le plus de cas. (*Voyez* Diodore de Sicile.)

Excitoient l'admiration
Du sage ainsi que du vulgaire.
Aujourd'hui, sur toute la terre,
Le bon sens n'est plus de saison,
On a su le bannir; combien d'arts inutiles!
Combien d'inventions futiles!
L'esprit, les mœurs, tout est perdu,
On s'éloigne de la nature,
Et s'écarter d'une source si pure,
C'est renoncer à la vertu.
Oui, je comprends, dit un arbuste,
Le sujet de ce grand courroux :
On fait du beau papier, et tout vous semble injuste,
Depuis qu'on a cessé de recourir à vous.

FABLE IX.

L'ORIGINE DE LA FRAXINELLE*.

Grace aux leçons de la sœur immortelle
Du dieu qu'on adore à Délos,
Je connois la source éternelle
Et du bonheur et du repos;
Élève de Diane, oui, je serai fidelle

* Dictame blanc, ou fraxinelle, belle plante qui croît naturellement en Provence, en Italie, et dans quelques parties de l'Allemagne. Elle a une singularité remarquable; les extrémités des tiges et les pétales des fleurs sont couverts d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer à l'aide du microscope. Elles répandent dans les jours chauds d'été, soir et matin, des vapeurs odorantes, inflammables, et en telle abondance, que si l'on approche de cette plante, sans la toucher, une bougie allumée, surtout le soir, il paroît tout à coup une grande flamme qui se répand sur toute la plante, mais qui ne l'endommage point; elle forme alors un buisson ardent très-curieux. Elle a été nommée *fraxinelle*, parce que son feuillage ressemble à celui du frêne.

Au serment qu'elle m'a dicté,
Et je ne chercherai, comme elle,
La suprême félicité,
Que dans l'indépendance et dans la liberté.
J'ai vu les maux que l'amour peut produire,
Et j'ai juré de le fuir à jamais.
Pour se soustraire à son funeste empire,
Pour éviter ses redoutables traits,
Une fuite prompte et légère,
Ne suffit pas. Regarder en arrière,
S'arrêter un moment en raviroient le fruit,
Et rendroient notre course vaine.
Il faut courir sans prendre haleine,
Quand c'est l'Amour qui nous poursuit;
Enfin pour échapper à sa rage inhumaine,
Il faut bien se garder d'oser jeter les yeux
Sur cet enfant perfide et dangereux;
Pour ne pas se laisser surprendre,
On doit aussi refuser de l'entendre,
Et ne point écouter les accens d'une voix
Qui sut égarer tant de fois
Par sa douceur, et trompeuse et touchante!...
Tels étoient les discours d'une nymphe charmante,
Compagne de Diane habitante des bois.
Elle avoit de Vénus la beauté ravissante,
La légéreté d'Atalante,
De Phébé la pudeur et la noble fierté,
Et la douce naïveté

D'un jeune cœur aussi pur que sincère!
Pour elle, abandonnant les bosquets de Cythère,
L'Amour, depuis long-temps charmé de ses appas,
S'attachoit, mais en vain, à suivre tous ses pas;
Comment auroit-il pu lui plaire?
La nymphe ne l'écoutoit pas.
Un soir, après l'avoir tout le jour poursuivie,
Arrête, lui dit-il, ô nymphe trop chérie;
Un seul instant, arrête-toi...
Ou bien en me fuyant, du moins regarde-moi,
Et tu cesseras de me craindre.
De ta rigueur je ne veux point me plaindre,
Mais je ne puis supporter ton effroi!...
Eh! comment un enfant timide
Pourroit-il être dangereux?
Inutiles discours! de ta course rapide
Rien ne peut ralentir l'essor impétueux!
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle,
Je cède au coup affreux dont mon cœur est atteint;
Je suis vaincu, je tremble, je chancelle,
J'ai brisé mon carquois, et mon flambeau s'éteint.
En prononçant ces mots, l'Amour baigné de larmes,
Au pied d'un frêne se jeta.
Que craindre de l'Amour gémissant et sans armes?
Alors la nymphe s'arrêta.
Elle fit plus encore, elle se retourna.
Quand on ose écouter ce dieu rempli de charmes,
Rarement on en reste là;

Pourtant elle hésitoit, enfin elle avança.
Il dort, je ne crains rien, dit-elle,
Je veux l'examiner, l'occasion est belle,
Profitons-en. Tous ses traits sont rompus,
Il a perdu son arc, son flambeau ne luit plus;
Allons le regarder : mais d'où vient que j'hésite?
Je n'ai point de frayeur, et mes sens sont émus!
Je me trouble, mon cœur palpite,
Et ce trouble est délicieux!...
C'est mon triomphe qui l'excite,
N'en doutons point. Il est si glorieux
D'avoir vaincu le plus puissant des dieux!
Elle dit : et marchant en respirant à peine,
Elle se trouve au pied du frêne.
La nuit avoit tiré ses rideaux ténébreux;
Mais l'Amour est toujours visible;
Il ne peut se cacher, à toute heure, en tous lieux,
Sitôt qu'il est présent, il frappe tous les yeux.
Il paroissoit plongé dans un sommeil paisible,
La nymphe avec ravissement
Le contemploit, et cependant
Elle formoit encor le projet salutaire
De fuir cet objet si charmant,
Quoiqu'elle n'eût alors ni crainte ni colère.
Mais avant de quitter ce dangereux séjour,
Elle veut emporter le flambeau de l'Amour;
C'est affranchir toute la terre,
D'un fléau redouté, du joug le plus pesant;

Quel service inoui! quel exploit éclatant!...
Que fais-tu, nymphe téméraire,
Ce flambeau fume encore, et peut se rallumer,
Il peut, hélas, te consumer.
O conseils superflus! la nymphe infortunée,
Par sa présomption fixant sa destinée,
A peine a touché le flambeau,
Que se ranimant de nouveau,
Il pétille, il éclate, il s'embrase : sa flamme,
Comme un feu destructeur des plus affreux volcans,
S'élève en tourbillons et s'épanche en torrens.
La nymphe jusqu'au fond de l'ame,
En sentit la funeste ardeur,
Et connut, mais trop tard, toute son imprudence!
Alors l'Amour, d'un air vainqueur,
Se réveille, sourit, insulte à sa douleur,
Et s'applaudit de sa vengeance.
Dans cet instant, l'astre enchanteur,
Qui favorise le mystère,
Et qui préside au doux repos,
Sur son char argenté, parsemé de pavots,
Phébé recommençant sa paisible carrière
Et soulevant les crêpes de la nuit,
Se montra tout-à-coup en prêtant à la terre
Sa pure et tranquille lumière.
Mais aussitôt la déesse frémit
En voyant sa nymphe chérie
Immolée à l'art séducteur

Du dieu dont elle est ennemie.
Ah ! cruel ! de ta perfidie
Je saurai punir la noirceur,
Dit-elle, et je vais de ton crime,
T'enlever toute la douceur,
En t'arrachant ta crédule victime;
Tu causes son tourment, contemples-en le fruit.
A ces mots, la nymphe glacée
Veut parler, mais en vain, sa voix s'évanouit;
Un céleste pouvoir pour toujours lui ravit
Le sentiment et la pensée,
Et sans mourir, elle s'anéantit.
L'Amour en pleurs et menace et gémit,
Rien ne put appaiser la déesse outragée,
La nymphe disparut, Diane fut vengée,
Et la Fraxinelle naquit :
Plante charmante, alors nouvelle,
Dont la forme élégante et belle,
Et l'éblouissante couleur
Frappe les regards, et rappelle
Les charmes de la nymphe et sa vive fraîcheur.
Elle eut le nom et le feuillage
Du frêne, dont l'épais ombrage
Cacha sa défaite et ses pleurs,
Et couvrit ses premières fleurs.
O regrets ! ô douleur cruelle !
O désespoir ! farouche déité !
S'écria l'Amour irrité,

Tu viens de me ravir la plus douce victoire,
Mais malgré ton courroux et ta malignité,
Cette fleur à jamais attestera ma gloire,
En retraçant à tous les yeux,
Par un prodige radieux,
Et ma puissance et son histoire.
A ces mots, Cupidon agitant son flambeau,
En fit jaillir une étincelle,
Qui, pénétrant la Fraxinelle
Par un phénomène nouveau,
Y déposa ce feu, cette flamme immortelle,
Que jadis de Japet le fils audacieux
Osa ravir au souverain des dieux.
La fleur, par un pouvoir magique,
Gardant un souvenir profond et douloureux
De son aventure tragique,
A conservé jusqu'à ce jour
La crainte de revoir le flambeau de l'Amour;
Et c'est ainsi qu'à l'aspect de la flamme
Elle s'embrase, elle s'enflamme;
Un effroi mêlé de plaisir,
L'émeut, l'agite, et renouvelle
L'ardeur du funeste desir
Que l'amour entretient en elle;
Tout à coup on la voit s'ouvrir,
Et de son sein laisser sortir
Le feu caché qu'elle recèle;
Et qui ne doit jamais périr.

FABLE X.

LA FLEUR COMMUNE ET LE BEAU VASE.

Dans un superbe vase, une triste immortelle
Se redressoit et s'épanouissoit,
En voyant les passans s'arrêter devant elle.
Mais elle s'enorgueillissoit
D'une erreur, et l'on n'admiroit
Que le porphyre et la forme si belle
Du vase qui la contenoit.
En la laissant dans le même parterre,
On la mit dans un pot de terre.
Elle perdit dans cet instant fatal,
Sa richesse, son piédestal,
Et la pauvre fleur, dégradée,
Depuis ce jour ne fut plus regardée.

Combien de grands seigneurs, combien de parvenus
Verroient s'évanouir la foule qui, sans cesse,
Et les environne et les presse,
S'ils perdoient les emplois dont ils sont revêtus!

FABLE XI.

LE VOYAGEUR, L'ORME ET LE MANCENILIER.

C'est l'ennui, la satiété,
Qui font aimer la nouveauté.
Ce goût ne fut jamais donné par la Nature ;
Le Lapon dans sa hutte obscure,
Le Sauvage au fond des forêts,
Le sage dans sa solitude,
Craignent le changement et ne trouvent d'attraits,
Qu'à suivre la douce habitude.
Mais pour l'homme blasé, l'objet le plus nouveau
Ne peut manquer d'avoir la préférence.
Il est neuf, inconnu, donc il est le plus beau.
Ainsi raisonne l'inconstance,
Qui, lasse des vrais biens et cherchant à jouir,
Donne tout au hasard, et change sans choisir.
De ce goût dépravé, dont le pouvoir magique
A gouverné plus d'un pays,
Je vais citer un exemple tragique.
Un voyageur (il étoit de Paris),

Sur le déclin du jour, surpris par un orage,
S'arrêta tout à coup au milieu d'un sentier,
Et cherchant des yeux un ombrage,
Il vit auprès d'un orme un grand mancenilier;
Comment ne lui pas rendre hommage?
Pour lui cet arbre étoit nouveau!
C'en fut assez pour dédaigner l'ormeau,
Qui cependant portoit un plus épais feuillage.
Sous le mancenilier l'imprudent voyageur,
D'un funeste repos savourant la douceur,
Exempt d'effroi, de défiance,
S'abandonna sans résistance
Aux charmes d'un sommeil trompeur,
Qui fut le dernier de sa vie:
Une profonde léthargie
En peu d'instans mit un terme à son sort;
Dans les bras de Morphée il rencontra la mort.
L'ormeau n'auroit pas eu cette affreuse influence!
Mais il étoit privé de l'attrait si piquant
D'une nouvelle connoissance.

A nos anciens amis donnons la préférence,
C'est le plus doux parti, comme le plus prudent.

FABLE XII.

LA JUSQUIAME, L'ORCHIS, ET LA CHARRETTE CHARGÉE DE FLEURS.

L'astre éclatant, source de la lumière,
Venoit de commencer sa brillante carrière ;
Tous les oiseaux, charmés de son retour,
Célébroient par un doux murmure,
Et la renaissance du jour,
Et le réveil de la nature.
Le plus bel ornement d'un champêtre séjour,
Les fleurs se ranimant, d'une haleine plus pure,
Embaumoient l'air et la verdure
Des champs et des bois d'alentour.
Du blond Phébus l'amante infortunée,
Clitie, en implorant l'amour,
Relève sa tige inclinée,
Et tourne vers les cieux ses longs pétales d'or,
Afin de contempler encor
L'unique objet de son hommage,
L'astre adoré dont sa fleur est l'image.

La tendre sensitive, en voyant la clarté,
Perdant sa crainte et sa timidité,
Entr'ouvre son chaste feuillage ;
Et le froid nénuphar, sorti du sein des eaux,
Etend sur l'onde ses rameaux,
Et de ses fleurs éblouissantes,
Au gré des vents nonchalamment errantes,
Pare et tapisse les ruisseaux *.
Dans ces campagnes ravissantes,
Sur la lisière d'un taillis,
La sombre Jusquiame, à côté d'un Orchis,
Elevoit tristement sa tige vénéneuse,
Et d'une fleur livide et ténébreuse
Découvroit les profonds replis.
De pâtres une longue file,
Sur de rustiques chars conduisoient à la ville
Une riche moisson de légumes, de fleurs ;
Fruits du travail, luxe de la nature,
Trésors des champs, et leur parure.
Oh ! regardez nos pauvres sœurs !
Disoit la Jusquiame, ô malheureuses plantes !
C'en est donc fait, et ces fleurs si charmantes,
Loin de nous, hélas ! pour jamais,
Vont habiter les fastueux palais !

* Le nénuphar, ainsi que plusieurs autres plantes, se cache durant la nuit sous les eaux, et reparoît à leur surface aussitôt que le soleil se montre à l'horizon.

Que je les plains ! briller et plaire ;
Voilà leur destin désormais ;
A ce vain éclat je préfère
Les douceurs de l'aimable paix.
C'est loin du tumulte du monde,
Au fond d'une retraite et tranquille et profonde,
Que de soi-même on peut jouir.
Dans les cités, comme une ombre légère,
Le bonheur fuit quand on croit le saisir,
Dans les trompeuses cours il n'est qu'une chimère,
Mais dans les champs il vient s'offrir.
Il est vrai, dit l'Orchis, ce discours est très-sage,
Cependant j'en dois convenir,
Il me plairoit bien davantage,
S'il venoit de toute autre fleur ;
Car entre nous (excusez ma candeur),
C'est lorsqu'on possède en partage
Les dons brillans de la beauté,
Ou de grandes vertus, ou du moins la bonté,
Qu'il sied bien d'être un peu sauvage.
Nous admirons l'humilité
De la timide violette ;
Il est beau d'aimer la retraite,
Et de chercher l'obscurité,
Lorsqu'on pourroit avoir de la célébrité :
Mais quand on est laide et méchante,
Et dangereuse et malfaisante,
Ces discours, cette austérité,

Ne montrent que la vanité
D'une odieuse hypocrisie,
Qui, sous le beau manteau de la philosophie,
Voudroit en vain déguiser l'âpreté
D'une sombre misanthropie.
Croyez-moi, la félicité
Peut se trouver partout, si l'on est estimable,
Tandis que le repos, ce bien si desirable,
Est ravi pour toujours à la méchanceté.

FABLE XIII.

LA CUSCUTE, LE LIERRE ET L'ARBRE*.

Dans un des beaux jours de l'été,
Une Cuscute encore attachée à la terre,
Grimpoit avec timidité
Sur un chêne à la tête altière.
En cheminant, elle apperçoit le Lierre,
Au tronc de l'arbre se collant :
Ah ! dit-elle, bonjour, mon frère ;
Mais permets-moi de te dire en passant,

* La cuscute, plante parasite, a une singularité très-remarquable, c'est qu'au lieu de naître sur une autre plante, elle croît d'abord sur la terre, à laquelle elle tient par une petite racine ; ensuite elle s'attache à une plante étrangère, et lorsqu'elle y a établi sa racine, elle se dessèche et meurt. Il me semble (ce qui, à ma connoissance, n'a pas été remarqué) que cette plante singulière est l'anneau qui unit les plantes qui croissent dans la terre, aux plantes parasites qui n'ont point de racines.

Qué plus je te contemple et plus je t'examine,
Et moins je te trouve prudent.
Regarde-moi, j'ai toujours ma racine,
Qui pourroit me servir en cas d'événement.
Tu raisonnes fort sensément,
Reprit le Lierre, et cette prévoyance
Fait honneur à ton jugement.
Mais de nos deux instincts connois la différence:
Tu ne viens ici seulement,
Que pour ton intérêt; mais j'y suis mon penchant.
Le sentiment et la reconnoissance
Règlent mes actions, disposent de mon sort,
Avec abandon je m'attache,
Et je ne crains ni les vents, ni la hache,
Ni les tempêtes, ni la mort.
— C'est fort bien dit, mais si l'arbre succombe,
S'il se déracine et s'il tombe,
Alors que feras-tu? — Quoi donc? je le suivrai,
Et s'il périt, je périrai.

FABLE XIV.

LE SÉNÉ ET LA TUBÉREUSE*.

Le Séné, d'humeur orgueilleuse,
Demandoit à la Tubéreuse,
Quels étoient ses emplois et son utilité.
—D'emplois, je n'en ai point.—Eh! quoi donc, la beauté
Seroit votre seul avantage?
— Hélas! oui. Mais modestement
Je sais me contenter d'un si mince apanage;
Il n'est pas glorieux, je le sais, cependant,
Se faire aimer et plaire innocemment,
N'est-ce donc rien? Il faut se rendre utile,
Reprit le Séné gravement;
Tout art, tout mérite est stérile,
Sans ce motif rare et touchant,
Qui fut toujours mon seul mobile.
Je me consacre à servir les humains,
Est-il de plus nobles destins!
De la plus cruelle souffrance

* Le séné, plante médicinale.

Que de fois j'arrêtai le cours !
Et j'offre du moins l'espérance,
Quand je ne puis donner d'autres secours.
Tout cela seroit admirable,
Répliqua l'odorante fleur,
Si moins austère et plus aimable,
Vous aviez l'art, mon cher docteur,
En faisant tant de bien, de paroître agréable.

La Tubéreuse avoit raison :
Vous, auteurs, qui voulez instruire,
Profitez de cette leçon.
Songez bien que pour nous réduire
A préférer les routes du devoir,
Il faut ne laisser qu'entrevoir
Le dessein de nous y conduire.
Nous nous révoltons aisément
Contre un guide sévère, orgueilleux et pédant,
Pour nous bien éclairer, il faudroit nous séduire ;
L'homme volage, indépendant,
Craint surtout l'ennui, fuit la gêne ;
On ne peut le mener, encor moins l'asservir ;
Il faut lui plaire, il veut bien qu'on l'entraîne
Par le doux attrait du plaisir.

FABLE XV.

L'ENFANT, LE PÉDAGOGUE ET LA FIGUE*.

Dans une rue, un jeune enfant,
Suivi de près par son pédant,
S'arrête tout à coup, et tressaille de joie.
Une figue à ses pieds!... oh! quelle douce proie!
Une figue bien grosse et bien mûre, l'enfant
S'en saisit précipitamment;
Lors le Mentor, avec sagesse,
Lui tint ce discours éloquent :
Que faites-vous? quelle bassesse?
Quoi! ne vous souvenez-vous plus
Qu'une des plus belles vertus
Est la prudente tempérance,
Et que pour tout être qui pense,
La gourmandise est un vice honteux,
Aussi plat qu'il est odieux?

* J'ai trouvé ce trait dans les *Histoires diverses*, d'Élien.

Quoi ! pour vous corriger, vainement je travaille !...
Après ce beau sermon, le pédant arracha
A ce pauvre enfant sa trouvaille,
Et tout aussitôt la mangea.
Combien d'auditeurs pareils à celui-là !

Ce trait falot nous fournit matière ample
A réfléchir, comme Elien le dit.
Un très-grand sens se trouve en ce récit ;
Que fait la leçon sans l'exemple ?

FABLE XVI.

LA ROSE BLANCHE ENTÉE SUR LE HOUX*.

Sur le Houx sombre et piquant,
Est-ce toi que je découvre,
Et qui péniblement entr'ouvre
Un calice languissant?
Toi jadis l'ornement des corbeilles de Flore,
Toi rivale du lis jaloux de ta blancheur,
Qu'est devenu l'éclat de ta douce fraîcheur?
Dis-moi quel destin que j'ignore,
Sur cet arbre étranger te fixe tristement;
Dis-moi quel malheur si pressant
Te reverdit et décolore
De ton disque argenté l'émail éblouissant?
Ainsi parloit une Rose attendrie,
A sa sœur pour toujours unie

* Bomare assure que le rosier blanc enté sur le houx, produit des roses vertes. *Voyez* le Dictionnaire d'Histoire naturelle.

Au triste Houx, dont l'aspect repoussant
Effraie Iris, Aminte, et même le passant.
Hélas! répond la fleur infortunée,
Pour le bonheur sans doute j'étois née,
Mais l'avarice a causé mon tourment,
Et sans consulter mon penchant,
Un cruel jardinier, trompant mon espérance,
Forma la funeste alliance
Qui me lie et m'enchaîne à cet arbre odieux!
Malgré mon destin rigoureux,
Je ne maudirai point l'auteur de ma souffrance,
Je me souviens encor qu'aux jours de mon enfance
Il prodigua des soins touchans et généreux.
Mais je desire au moins que mon sort déplorable
Soit une leçon profitable
Pour les jardiniers orgueilleux,
Qui puisse réprimer en eux,
D'une cupidité coupable,
Les vains desirs ambitieux.

Pères parens, c'est à vous que s'adresse
Ce discours le véritable sens;
Sachez le méditer. Toujours pour vos enfans,
Pour leur hymen consultez la tendresse,
Assortissez et les mœurs et les goûts,
Et n'unissez jamais la Rose avec le Houx.

FABLE XVII.

LE CERISIER NATUREL ET LE CERISIER A FLEURS DOUBLES *.

Il est une heureuse culture,
Qui doucement secondant la nature,
La consulte et la suit pour ne pas s'égarer;
Un jardinier habile et sage
Sait l'embellir sans l'altérer;
Si, plus ambitieux, il osoit davantage,
Il se repentiroit de sa témérité.
Dieu nous donna la noble faculté
De cultiver et d'orner son ouvrage;
Mais il nous prescrivit de suivre son dessein,
De n'y porter qu'une timide main,
D'exécuter avec prudence
Le plan conçu dans sa sagesse immense.
A l'extrémité d'un jardin,
Se trouvoient près d'une fontaine
Deux Cerisiers fleuris : l'un entr'ouvroit à peine

* On sait que les arbres à fleurs doubles sont stériles.

Dès son jeune bouton le calice naissant,
Et déployoit modestement
Sa tendre fleur simple et champêtre.
L'autre, plus avancé, s'empressoit de paroître,
Et d'étaler avec gamment
Les feuilles doubles et nombreuses
De toutes ses fleurs orgueilleuses.
Est-il bien vrai, dit-il à son voisin,
Que nous soyions d'une espèce semblable?
Et te paroît-il concevable
Que, nés dans le même jardin,
Nous ayions tous deux le même âge?
Regarde donc mes fleurs et mon feuillage,
J'ai tous les charmes du printemps;
Et tes foibles boutons, honteux et languissans,
Sont presque tous fermés, mais il est assez sage
De se cacher et d'être un peu sauvage,
Lorsqu'on est dépourvu d'éclat et de beauté,
Et qu'on ne possède en partage
Que l'humble médiocrité.
Je le vois bien, mes fleurs te paroissent difformes,
Répondit le modeste et simple Cerisier,
Je fus soigné pourtant par un bon jardinier!
Mais qui ne s'attache qu'aux formes,
Et veut alors nous comparer,
Doit en effet te préférer.
Malgré l'extrême différence
De nos destins, de nos penchans,

Je suis ton frère, je le sens ! ....
Je ne puis envier ta brillante apparence,
Ni tous ces dons éblouissans,
Qui te rendent si fier. Ta seule jouissance
Est d'attirer les regards du passant,
Je suis un objet d'espérance,
Et tu n'es qu'un vain ornement.
Quelle sera ton existence,
Lorsque sur la fin du printemps,
Toutes ces fleurs épanouies,
Éparses sur la terre et le jouet des vents,
Seront détruites ou flétries?
Tu brilles, il est vrai, d'un éclat radieux,
Tes rameaux élégans font le charme des yeux;
Mais cependant, daigne me croire,
Ami, la véritable gloire
Est d'être utile au sol qui nous produit.
Ta stérile beauté, ta frivole parure,
Trompent le vœu de la nature :
Tu ne porteras point de fruit!

FABLE XVIII.

LE SASSAFRAS ET LA VIGNE.

Romance sur l'air : *Vous qui du vulgaire stupide*, ou sur l'air de *Gabrielle de Vergy*.

Auguste et tranquille patrie
Des mœurs et de la liberté,
Terre vénérable et chérie,
Où règne l'hospitalité ;
Amérique, heureuse contrée,
Puissent vos enfans à jamais
Conserver l'olive sacrée,
Gage et fruit de l'aimable paix.

Ah ! combien de fois ma pensée,
Franchissant l'espace des mers,
Sur vos rives s'est élancée,
Et pénétra dans vos déserts !
Ils sont livrés à la nature ;
L'homme n'y suit point d'autres loix,

Trouvant dans cette source pure,
Et son bonheur et tous ses droits.

O vous ! peuple antique et sauvage,
Du Canada fiers habitans,
Transmettez vos mœurs d'âge en âge
A vos fortunés descendans :
Ah ! conservez votre ignorance,
N'enviez point nos arts trompeurs ;
Qu'a produit l'humaine science ?
De noirs forfaits et des erreurs.

Mais dans ce nouvel hémisphère,
Je vois encore un peuple heureux,
Il est unique sur la terre,
Il est instruit et vertueux ;
Prodige éclatant du génie
De Washington et de Franklin,
Oh ! puissiez-vous dans ma patrie
Reproduire un si beau destin !

En attendant ces jours de gloire,
Restons aux bords américains ;
Que le sentiment, la mémoire,
Servent à calmer nos chagrins ;

Je veux tracer une peinture,
Faite pour les sensibles cœurs,
Et d'un pinceau sans imposture
Emprunter les traits enchanteurs *.

. . . .

Loin des murs de Philadelphie,
Au milieu des vastes forêts,
Dans une retraite chérie,
Un père heureux vivoit en paix;
Disciple aimé de la nature,
Il en eut les dons bienfaisans,
Un esprit juste, une ame pure,
Des champs féconds et des enfans.

Avec son enfant la plus chère,
L'objet de son plus tendre amour,
Avec sa Fanny, ce bon père
Dans les bois se trouvoit un jour.
Tout-à-coup s'offrit à sa vue
. . . . phénomène intéressant,
Dont aussitôt son ame émue,
Saisit le rapport si frappant.

* Le trait de la vigne et du sassafras est pris des *Lettres d'un Cultivateur américain*, par M. de Saint-John de Creyecœur.

O Fanny ! ma fille chérie,
Ol[illegible] vois, dit-il, ce Sassafras,
Recevant la Vigne chérie,
Qui lui tendit ses foibles bras ;
Cette jeune vigne rampante,
Manquant de force et de vigueur,
Eût toujours été languissante,
Sans cet arbuste protecteur.

Ainsi ta foible et tendre enfance
Cherche et trouve en moi son soutien,
L'amour et la reconnoissance
Font entre nous un doux lien.
Cet arbre nous offre l'emblême
Du plus sublime sentiment;
Qu'il appartienne à ce que j'aime,
Je le consacre à mon enfant.

En effet, ce sensible père
Transplante aussitôt dans son champ,
Et l'arbre et la Vigne si chère,
De Fanny symbole touchant :
Deviens, dit-il, pour ma famille,
L'asyle sacré du repos;
Puissent les enfans de ma fille,
Croître à l'ombre de tes rameaux.

Sois encor l'arbre tutélaire
Des tendres oiseaux de ces lieux,
De leurs amours dépositaire;
Cache leurs nids à tous les yeux;
Puisse la colombe timide,
Fuyant une cruelle main,
Pour tromper la flèche rapide,
Trouver un refuge en ton sein.

Depuis ce paternel hommage,
On a vu dans ces champs heureux
Vingt fois reverdir le feuillage
De cet arbre si précieux.
Le décorer d'une guirlande,
Pour moi seroit un doux plaisir;
Mais je charge de mon offrande
L'aile légère du Zéphyr *.

O temps! dans ta course homicide,
Détruis les œuvres de l'orgueil,
Frappe l'altière pyramide,
Des rois d'Egypte le cercueil;

* Ces deux vers font allusion à l'envoi de cette romance en Amérique.

Anéantis le vain ouvrage
Des tyrans et de leurs flatteurs,
Ces monumens de l'esclavage,
Ces débris des fausses grandeurs.

Mais rends encor plus vénérable
De cet arbuste la beauté,
Donne-lui l'empreinte honorable
D'une fameuse antiquité.
Que jamais ta faux meurtrière
N'attaque son tronc respecté;
Durcis son écorce légère,
Laisse-lui l'immortalité.

FIN DE L'HERBIER MORAL.

POÉSIES FUGITIVES.

VERS A PAMÉLA,

en lui envoyant un tableau représentant un autel sur lequel brûloit de l'encens.

Idole de mon cœur, doux charme de ma vie,
Pure et tendre amitié, sentiment immortel,
Toi qu'on ignore ou qu'on oublie,
Sur cette terre ingrate il te reste un autel!
C'est celui des vertus, en les rassemblant toutes,
Combien tu leur donnes d'attraits!
Viens, descends des célestes voûtes,
Adoucis nos destins, daigne rendre à jamais
L'encens que nous t'offrons digne de tes bienfaits.

ROMANCE

faite en 1794, dans le couvent de Bremgarten, et envoyée à lady EDWARD FITZ-GERALD.

Sur l'air fait par l'auteur de la *Romance de Lancelot*, dans les Chevaliers du Cygne, et dont la musique est gravée.

Oui, le bonheur, ô mon amie,
N'est fait que pour les tendres cœurs,
Le doux sentiment qui nous lie,
Malgré l'absence et mes malheurs,
M'attache toujours à la vie,
Et calme mes vives douleurs.

De l'amitié charme suprême,
J'ai pu supporter tant de maux!
Je trouve dans l'absence même,
Des plaisirs touchans et nouveaux,
En consacrant à ce que j'aime,
Et mes loisirs et mes travaux.

Je ne vois plus ton doux visage,
Mais ce portrait si précieux,

De l'amitié ce tendre gage,
Sait te reproduire à mes yeux;
Et je contemple ton image
Dans tous les temps, dans tous les lieux.

Je n'entends plus ta voix chérie,
Dont pour moi le son enchanteur
Etoit la plus douce harmonie
A mon oreille et pour mon cœur!
Mais quel regret trouble ma vie,
Lorsque je songe à ton bonheur!

La douleur m'avoit fait suspendre
Aux tristes rameaux d'un cyprès,
Cette lyre plaintive et tendre,
Qui n'exprimoit que des regrets;
Je ne voulois plus la reprendre,
Et l'oubliois dans nos forêts *.

Mais des arts l'agréable étude
Fait ton plus doux amusement,
Et pour toi dans ma solitude
Je cultive chaque talent;
Je charme mon inquiétude,
Et me console en te chantant.

* J'allois quelquefois me promener dans une forêt de sapins et de cyprès.

De mon pays je suis bannie
Par la plus injuste rigueur,
Que m'importe la calomnie!
Ce que j'aime connoît mon cœur;
Tu vis en paix dans ta patrie,
Et je jouis de ton bonheur.

ROMANCE

faite pour madame DE VALENCE, dans l'année 1796, en lui envoyant une miniature représentant un emblême de l'Espérance.

Sur l'air : *Que ne suis-je la fougère.*

De ma sévère patrie,
Je respecte les décrets;
Ainsi que ma Pulchérie,
Je souscris à ses arrêts.
Obéissante victime,
Sans plainte, et non sans regrets,
Puisqu'une lettre est un crime,
Je n'en écrirai jamais.

Mais les arts, chers à la France,
N'ont point de nouvelles loix;
Grace au ciel, nulle sentence
Ne les prive de leurs droits.
Et l'aimable poésie,
L'art d'Apelle et de Zeuxis,

Les doux sons de l'harmonie,
Ne peuvent être proscrits.

Quoi! le chantre de la Thrace
Sut pénétrer chez les morts,
Pluton même lui fit grace
En faveur de ses accords.
Son audace fut extrême,
Elle ne m'étonne pas,
Car pour revoir ce que j'aime,
Je braverois le trépas.

Ah! d'un destin si propice,
Puis-je espérer la douceur?
Non, de l'époux d'Euridice
Je n'ai point l'art enchanteur.
Mais il dut gagner Cerbère,
Et l'inflexible nocher....
Français, est-on téméraire
Lorsqu'on cherche à vous toucher?

O toi, chère Pulchérie!
Reçois cet emblême heureux,
Et que ton ame attendrie
S'unisse à moi par ses vœux.
Malgré la dure défense
Dont mon cœur est si blessé,
Je puis t'offrir l'espérance,
Le seul bien qu'on m'ait laissé.

Fais-moi rendre la patrie
Où je te donnai le jour,
Dans cette terre chérie,
Presse mon heureux retour.
C'est là que je te vis naître,
J'y veux avoir mon tombeau;
O mon enfant, il doit être.....
Aux lieux où fut ton berceau.

LES DEUX SŒURS,

romance envoyée à mes petites-filles, et faite pour être chantée par elles.

Sur l'air de *Gabrielle de Vergy*.

Dans tous les instans de la vie,
L'amitié fait notre bonheur,
Surtout lorsqu'on a pour amie
Une aimable et sensible sœur.
Ah! que cette amitié si chère,
Qui nous unit dès le berceau,
Embellissant notre carrière,
Ne se termine qu'au tombeau.

La trame de nos destinées
Se compose d'un seul tissu,
Aux mêmes lieux nous sommes nées,
Le même sein nous a conçu.
Le même lait, de notre enfance
Fut l'aliment et le soutien,
Et la même reconnoissance
Anime ton cœur et le mien*.

* Madame de Valence a nourri ses enfans.

Des soins de la plus tendre mère
Nous jouissons également ;
Et chaque jour, de notre père
Nous déplorons l'éloignement.
Mais nous chérissons la patrie,
Et nous répétons toutes deux :
Notre père l'a bien servie,
Ce souvenir le rend heureux.

De l'instruction salutaire,
Qui nous guide, qui nous conduit,
Qui nous réprime et nous éclaire,
Nous recueillons le même fruit ;
Et quand nous pouvons satisfaire
A ce qu'on exige de nous,
Un seul baiser de notre mère
En devient le prix le plus doux.

VERS A MADAME SUS. M.*** *,

en lui envoyant un petit tableau de mon ouvrage, composé de fleurs naturelles conservées et appliquées sous un cristal.

Savoir conserver à jamais
Des fleurs la beauté fugitive,
Et leur éclat et leurs attraits,
C'est du Temps émousser les traits,
C'est briser sa faux destructive.
Je ne me flatte point d'avoir reçu des cieux
Ce rare et brillant avantage;
Ah! ce talent si précieux,
C'est vous qui l'eûtes en partage,
Et ce tableau n'offre à vos yeux,
Que votre art et que votre image.

* Cette personne, qui n'existe plus, étoit, à 76 ans, d'une beauté et d'une fraîcheur extraordinaire à un tel âge.

IMPROMPTU,

fait pour son A. R. madame la princesse de Hesse-Cassel*, qui me demanda mon *Livre de Souvenirs*, qu'elle vouloit parcourir. Je l'envoyai chercher, et j'écrivis sur un des feuillets les noms de la princesse, du prince, et ceux de leurs enfans, avec les vers suivans.

Les graces, la douceur, l'esprit et la bonté,
La vertu, le savoir, les talens, le courage,
L'indulgente affabilité,
Quel heureux et rare assemblage
Des dons les plus brillans et les plus précieux!...
Ah! regardez bien cette page,
Et ces illustres noms l'offriront à vos yeux**.

---

* Sœur du roi de Danemarck.

** Cet impromptu est bien médiocre; mais il a le mérite de contenir en peu de mots l'éloge le mieux fondé. J'ai passé dix-huit mois dans une chaumière à cinq lieues de cette Cour aimable et bienfaisante, que je n'ai eu

VERS

faits au mois de décembre 1796, sur le cadran solaire placé dans le jardin d'un laboureur.

En quoi ! déja s'efface l'ombre
Qui marquoit l'heure, et la nuit sombre
Déja la dérobe à nos yeux,
En déployant ses voiles ténébreux.
Ornement des célestes voûtes,
Soleil, pourquoi disparois-tu ?
Pourquoi ne plus tracer des heures qui sont toutes
Pour le travail et la vertu ?

---

l'avantage d'admirer de près, que parce que j'y fus appelée dès les premiers jours de mon arrivée : j'obéis avec reconnoissance à *un ordre* aussi exprès qu'inattendu, mais je crus avoir acquis par cette preuve de respect, la liberté de ne plus quitter ma chaumière : en effet, malgré les témoignages d'une bonté sans bornes, et les invitations réitérées de retourner à la Cour, rien n'a pu m'arracher de ma profonde solitude. C'est ainsi que je penserai et que j'agirai dans tous les pays où ma destinée me conduira. Je n'aime que l'étude, les arts, la retraite et la paix, et je ne démentirai jamais ce caractère.

RÉPONSE DE Mme DE GENLIS,

A DES VERS SUR SES MAUX D'YEUX.

MALGRÉ votre épître élégante,
Je crois mes yeux très-innocens,
Et d'eux je dois être contente,
Puisqu'ils ont inspiré des vers aussi charmans
A la muse aimable et piquante
Qui, sachant varier ses accords et ses chants,
Souvent noble et touchante, et quelquefois légère,
Sur tous les tons ne peut manquer de plaire.
J'en conviendrai pourtant : il est vrai que jadis,
Ces pauvres yeux furent assez jolis :
Ils devoient l'être alors. L'erreur enchanteresse
De la douce et vive jeunesse
Les rendoit si brillans ! ils voyoient tout en beau :
De l'univers entier, de chaque objet nouveau,
N'appercevant que les surfaces,
Séduits par l'apparence, et surtout par les graces,
Ils admiroient avec simplicité,
Et jouissoient avec sécurité,
Des vains plaisirs que l'ignorance
Assure à la crédulité.

Mais la triste expérience
Brise enfin ce prisme heureux,
De la naïve innocence
Le bien le plus précieux.
Depuis ce temps rempli de charmes,
Oh! combien j'ai versé de larmes!....
Il n'est de jolis yeux que les yeux abusés,
Dès qu'ils sont clairvoyans, hélas! ils sont usés.
Le jour si pur de la naissante aurore
Sait embellir tous les objets;
Il les anime, il les colore,
Par le prestige heureux de ses brillans reflets;
Lueur trompeuse et séduisante,
Faite pour éclairer l'amour!
Du flambeau de ce dieu, la flamme vacillante
S'évanouit à l'aspect du grand jour,
Mais alors l'amitié constante
Avec éclat brille et nous luit.
Son feu jamais ne s'évapore,
Tout l'entretient et rien ne le détruit.
Au soir il se réchauffe encore,
Pour nous consoler de la nuit.

VERS A Mlle MAYET,

qui avoit envoyé à l'auteur une écritoire.

Sur mon bureau je placerai
Cette écritoire si chérie,
Et jamais je n'y tremperai
Les pinceaux de la raillerie.
Jamais je ne m'en servirai
Pour réfuter la calomnie,
Pour lancer avec ironie
Un trait satirique et mordant,
Ou pour peindre avec énergie
Le caractère d'un méchant.
O Caroline, en regardant
Ce don d'une amitié touchante,
Je croirai voir au même instant,
Non la muse la plus savante,
Mais la plus jeune et la plus attrayante,
Au doux regard, au corsage élégant,
Compagne de l'heureuse enfance,
De ses jeux ingénus formant l'amusement,
Celle enfin qui préside à l'aimable innocence.

C'est elle que j'invoquerai ;
Lorsqu'avec une ame attendrie,
Et livrée à mon vrai génie,
Sur ma harpe je chanterai,
Et l'amour filial, et l'amitié fidelle,
Et la grace toujours nouvelle,
Que donne la pudeur unie à l'enjoûment.
Ah ! cette peinture si belle,
Ce tableau pur et ravissant,
Je le ferai facilement ;
Ma muse sera mon modèle.

VERS

sur un bouquet de fleurs peint au mois de janvier par mademoiselle Helmina de Klencke.

UNE main de quinze ans nuança ces couleurs,
Elle eut la nature pour maître;
Et lorsqu'elle créa ces fleurs
(Malgré l'hiver et ses rigueurs),
C'est le printemps qui les fit naître.

VERS ENVOYÉS A GEORGETTE,

pour son livre de souvenirs.

A TON âge, ma jeune amie,
Le plus important souvenir
Qui puisse consoler la vie,
Est déposé dans l'avenir.
Ce n'est pas celui du plaisir,
Des succès et de la richesse,
Mais c'est celui de la sagesse;
Il n'est de souvenirs heureux
Que les souvenirs vertueux.
O mon enfant, à peine à ton aurore,
Tu peux les préparer, en disposer encore,
Ils sont à toi, ces souvenirs si doux,
Ceux-là seuls dépendent de nous :
Puisses-tu les semer sur toute ta carrière,
Et vers le déclin de tes ans,
Dans la saison triste et dernière,
Jouir des fruits de ton printemps !

L'ÉLYSÉE DES OISEAUX,

OU L'ORNITHOLOGIE POÉTIQUE.

Vers adressés à Elisa sur la mort de son serin*.

Celui qui, dans un hermitage,
De la tendre amitié brise les doux liens,
Vit en moine plutôt qu'en sage.
Ces nœuds si chers sont les seuls biens
Qui m'attachent encore au monde;
Et dans ma retraite profonde,
Je partage de mes amis
Et les plaisirs et les ennuis.
Je sais que votre ame attendrie
Gémit toujours des sévères destins
Du plus aimable des serins;
Consolez-vous, ô mon amie,

* C'étoit un serin femelle, qui mourut de la douleur que lui causa un accident qui renversa son nid et brisa ses œufs.

Je vais dévoiler à vos yeux,
De l'antique mythologie
Des mystères nouveaux, étonnans, curieux,
Qui doivent adoucir votre mélancolie.
J'ai trouvé dans un manuscrit
Bien vieux, bien grec, bien authentique,
La preuve entière et sans réplique,
D'un fait depuis long-temps écrit
Par un savant illustre et respectable *,
Qu'en vain Descartes contredit.
Les bêtes ont une ame!... ô prodige incroyable!
En voyant la stupidité
De certains animaux, j'en ai souvent douté.
Ces animaux n'étoient pas quadrupèdes,
Encor moins des oiseaux, c'étoient de lourds bipèdes,
Dont l'arrogance et la méchanceté
N'autorisoient que trop mon incrédulité.
En dépit de la vraisemblance,
Il faut se rendre à l'évidence.
Ainsi donc, Elisa, cessez
De pleurer une mort plutôt digne d'envie.
L'objet de tant d'amour et de soins empressés,
Après une si belle vie,
Devoit trouver la paix, la gloire et les plaisirs.
Aux champs Elyséens, porté par les Zéphyrs,

* Le père Bougeant, jésuite, auteur de l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes.*

Ce canari charmant dont vous fûtes chérie,
Voltige entre *Vert-Vert* et l'oiseau de Lesbie;
O champs favorisés des dieux!
Où jamais les brouillards n'obscurcirent les cieux,
Où la passagère hirondelle
Ayant perdu le goût qui naquit avec elle,
Fixée enfin pour ne jamais changer,
Ne songe plus à voyager.
Là, sous un ciel serein, sous d'immortels feuillages,
Ombrageant un brillant gazon
Parsemé de millet, de mousse, de mouron,
On ne voit ni piéges, ni cages.
Sans alarmes, sans soins, dans une aimable paix,
On y chante l'amour et ses plus doux bienfaits,
Sans redouter les serres homicides
Du vautour dévorant,
Ni les rêts dangereux et les flèches perfides
De l'homme encor plus malfaisant.
De cette demeure sacrée,
Les destins pour toujours ont interdit l'entrée
Aux sombres oiseaux de la nuit,
Qui fuyant le jour et le bruit,
Par des chants funèbres, sauvages,
Nous portent du malheur les sinistres présages.
De ce décret si rigoureux,
L'oiseau seul de Pallas, excepté par les dieux,
Ne subit point la honte extrême:
Minerve en fit un glorieux emblême.

Ce choix bizarre et surprenant
Fut fait dans un accès de profonde tristesse ;
On sait assez que la sagesse
Doit, hélas ! en secret s'affliger trop souvent....
De ces champs fortunés jamais les beaux rivages
Ne virent des oiseaux d'un instinct destructeur,
Qui, portant avec eux l'épouvante et l'horreur,
Comme tant de héros, objets de nos hommages,
N'exercent leur valeur que par d'affreux ravages.
La buse, le milan, l'intrépide faucon,
Le cruel épervier, en ruses si fécond,
Sont à jamais exclus de ces divins bocages.
Cependant du maître des dieux
L'oiseau terrible et généreux,
L'aigle admis dans ces doux asyles,
Devoit avoir ce privilége heureux.
Mais avec des mœurs plus tranquilles,
Conservant sa noble fierté,
Il y perd sa férocité ;
Et renonçant à l'aveugle manie
D'abuser de la force et de l'autorité,
Il y règne sans tyrannie.
Quant à l'importun perroquet,
Il n'habita jamais cette rive fleurie,
Que depuis les vers de Gresset.
On assure encor que la pie,
Babillarde et voleuse, en fut toujours bannie :
Elle a trop mérité cet équitable arrêt

Par ses vices et son caquet.
Mais vous, tendres oiseaux, intéressans modèles
Des plus sublimes sentimens,
Peuples des airs, hôtes charmans
De ces demeures éternelles,
C'est pour vous seuls que les dieux bienfaisans
Ont créé ces lieux ravissans.
O Muses, à ma voix fidelles,
Venez me transporter, déesses immortelles,
Dans ce séjour délicieux!
Votre coursier audacieux
Avec lui m'élevant aux voûtes azurées,
De ces régions éthérées
Peut m'ouvrir les chemins heureux....
O bonheur, ô suprême gloire!
Dieux éternels, puis-je le croire!....
D'un élan plus prompt que l'éclair,
Traversant les plaines de l'air,
Pégase m'entraîne éperdue!....
Son vol rapide, impétueux,
En me transportant jusqu'aux cieux,
A fait disparoître à ma vue
Le terrestre séjour des mortels malheureux.
Je vous vois donc enfin, demeures fortunées,
Vastes jardins, bois émaillés de fleurs,
Charmans vergers et bosquets enchanteurs!
Non, je n'envirai plus les grandes destinées
Du volage amant de Didon:

Dans les sombres États du ténébreux Pluton,
Il vit des ombres plus fameuses,
Mais moins pures et moins heureuses.
Hélas ! les insensés, les frivoles humains
Ne peuvent être en paix aux champs Élyséens,
Qu'en oubliant leur vie entière !
Par un bienfait des dieux, du Léthé l'onde amère
Les délivre à jamais des tristes souvenirs
De leurs folles erreurs et de leurs vains plaisirs.
Pour vous, petits oiseaux, la suprême sagesse
Vous conserve l'instinct si pur, si précieux,
Qui jadis vous rendit heureux.
L'excès même de la tendresse
Ne devint point pour vous une coupable ivresse ;
Par le sentiment seul vous fûtes vertueux.
L'amour et la reconnoissance
Tracèrent vos devoirs, embellirent vos jours.
Ah ! d'une si douce existence
Vous recevez ici la digne récompense,
Vous vous la rappelez, et vous aimez toujours.
Mais avançons dans ces rians bocages :
Quels gracieux objets !... que d'oiseaux, que de fleurs
Confondent sur ces verts feuillages
L'émail de leurs vives couleurs !
De la folâtre et sensible fauvette
J'entends les agréables chants :
Un peu légère et non coquette,
Elle attire par ses accens,

Sur ces lilas fleuris, une foule d'amans.
Ici, sur ce myrte, repose
Un chantre plus parfait, le rossignol brillant,
Et là je vois, dans le cœur d'une rose,
Du colibri le nid charmant.
Tout me présente et l'image et l'exemple
Du bonheur et du sentiment.
Heureux qui peut former ce tableau ravissant,
Heureux encor qui le contemple!
Je découvre plus loin les bois majestueux
Consacrés pour jamais aux héros de ces lieux:
Osons y pénétrer... Sous ces lauriers antiques
S'avancent à pas lents les ombres héroïques
De ces oiseaux si vigilans,
Libérateurs du Capitole;
Leurs cris généreux et perçans,
Plus utiles que la parole,
En affranchissant leur pays
Du joug honteux des Gaulois sanguinaires,
Sauvèrent le dépôt des arts et des lumières
Que les Romains nous ont transmis...
Quel est cet autre oiseau fuyant vers la prairie,
Qui, timide et tremblant, semble vouloir chercher
Une retraite obscure au creux de ce rocher?
Oui, je te reconnois, chaste et belle *Astérie*,
A la douce pudeur dont tu fus embellie,
Et qui jusqu'en ces lieux a pu s'effaroucher.
Tu te crois toujours poursuivie,

Et l'instinct de la modestie
Te porte encore à te cacher*.
Je découvre là bas, sur cette herbe fleurie,
De Junon l'oiseau si vanté!
Corrigé de l'orgueil et de la vanité,
Il ne souffre plus qu'on le loue,
Et cachant même sa beauté,
Il marche avec simplicité
Sans songer à faire la roue.
Modèles si parfaits de la fidélité,
Les tendres alcyons vont d'une aile légère,
Déposer sur les flots de ce lac argenté
Leur espérance la plus chère.
Ah! ces nids précieux, par les vents respectés,
Et dès l'aube du jour, mollement humectés
Des pleurs de le naissante aurore,
Nè seront jamais agités
Que par les doux soupirs du jeune amant de Flore**.
Qu'entends-je?... en croirai-je mes sens?
Quels sanglots étouffés et quels tristes accens!

---

* La nymphe Astérie fut métamorphosée en caille, en fuyant les poursuites de Jupiter.

** Alcyone et son mari Ceix furent métamorphosés en alcyons. Les dieux, pour récompenser leur fidélité, voulurent que la mer fût toujours tranquille, quand ces oiseaux feroient leur nid sur l'eau, où, dit-on, ils le font ordinairement.

C'est toi, tourterelle craintive ?
Quoi ! même ici toujours plaintive ? . . . .
Non ; tu ne gémis plus, c'est l'excès du bonheur
Qui donne encore à ta voix attendrie
Les sons touchans de la douleur.
Un sentiment profond a consacré ta vie
A la tendre mélancolie :
La crainte, un timide desir
T'arrache souvent au plaisir :
Loin de te plaindre, je t'envie :
Ah ! savoir aimer, c'est jouir.
Fuyant l'éclat de la lumière,
Ces oiseaux de Vénus, dans un buisson épais,
Goûtent à l'ombre du mystère
Le charme de l'amour, les douceurs de la paix ;
Tandis que sur cette onde claire,
S'élève à travers les roseaux,
La tête éblouissante et fière
Du cygne, ornement de ces eaux.
Oui, je vous devois un hommage,
Oiseaux des Muses révérés ;
Vous qui franchîtes à la nage,
De l'île de Délos les flots purs et sacrés,
En célébrant sept fois par des chants de victoire,
Du dieu du jour la naissance et la gloire.
Votre amour fut récompensé :
Apollon a voulu, pour prix d'un si beau zèle,
Que l'on vît à jamais, sur sa lyre immortelle,

Le nombre heureux de vos chants retracé.
Ainsi l'aimable Polymnie,
Malgré son art divin, ne doit qu'à vos exploits
Les doux accords et les sévères loix
Qu'elle a prescrits à l'harmonie*.
Quel objet, et plus noble et plus majestueux,
Vient se présenter à mes yeux ?
Oiseau sacré pour une mère,
Sublime pélican, ah ! ton sang généreux
Ne peut s'épancher en ces lieux ;
Mais plus d'une fois, sur la terre,
Ton amour paternel en épuisa tes flancs
Pour le salut de tes enfans.
Des dieux la justice éternelle
T'accorde le prix mérité
D'une vertu si touchante et si belle.
Combien tu dois bénir ton immortalité !
Ta famille chère et fidelle
Est réunie à jamais sous ton aile :
O suprême félicité !
Tu la verras toujours et sans craindre pour elle.
Il n'est qu'un seul oiseau dont l'instinct révéré
Au tien puisse être comparé,

---

* Aux couches de Latone, des cygnes, en chantant, firent *sept fois* le tour de Délos. Apollon, en reconnoissance, mit *sept cordes* à sa lyre, et fit du cygne l'emblême des bons poètes.

C'est la cigogne magnanime ! »
O symbole auguste et sublime
Des cœurs purs et reconnoissans,
Reçois mes vœux et mon encens !
Toi, généreux soutien de la foible vieillesse,
Toi qui gardes jusqu'au tombeau
Le souvenir des soins reçus dans ton berceau,
Ton nom jadis fut donné dans la Grèce,
Par de fameux législateurs,
A la plus sainte loi, mais la moins nécessaire,
Celle que la nature, en sacré caractère,
Imprime au fond de tous les cœurs*.
De nos jours, sur plus d'un rivage,
On te décerne un juste hommage.
Chez le Batave et le Germain,
Et sur les bords de la Tamise,
Malheur à la profane main
Qui tenteroit l'odieuse entreprise
D'abattre ton nid révéré !
L'Indien reconnoissant et le Sauvage même
Te rendent un culte sacré.

---

* On prétend que la cigogne nourrit ses parens dans leur vieillesse, et qu'elle se dépouille de son duvet pour les réchauffer. Les Athéniens firent un décret qui ordonnoit de soigner et de secourir ses parens devenus vieux et infirmes, ou tombés dans le malheur, et ils nommèrent cette loi : *la loi de la cigogne.*

Enfin l'on t'admire et l'on t'aime !
Dans tous les lieux où fleurissent encor
Les mœurs et les vertus de l'heureux âge d'or...
Ciel ! où suis-je ? et quel nom vient frapper mon oreille !
Est-ce une illusion ?... Je doute si je veille...
Quoi donc ! un son trompeur m'auroit-il abusé ?
Mais avançons... c'est là... c'est près de cette treille
Que le nom d'Elisa vient d'être prononcé...
Soulevons doucement cette branche fleurie,
Et cherchons parmi ce jasmin...
C'est lui, grands dieux ! il vole dans mon sein.
Puis-je te méconnoître, ombre aimable et chérie,
Objet de tant de pleurs, intéressant serin !...
De la tendresse maternelle,
O victime touchante et glorieux modèle !
Constant pour ta maîtresse et fidèle à l'amour,
Ah ! tu méritois bien d'habiter ce séjour !...
Mais prodige nouveau !... juste ciel ! qui m'entraîne ?
Quelle puissance souveraine
M'arrache de ces lieux charmans ?...
Où vais-je, hélas !... Dieux ! en si peu de temps
Je me retrouve sur la terre ! ...
Quoi ! me voilà dans ma chaumière ! ...
Après la gloire et les travaux,
Il est doux de goûter les charmes du repos...
Allons, de mon heureux voyage
Je tracerai de fidèles tableaux ;
A l'amitié j'en consacre l'hommage.

Chère Elisa, dans cet écrit,
Vous pouvez voir que je n'ai pas *tout dit*.
Jamais on n'eut plus forte envie
De parler, de citer... Mon Apollon discret,
Je l'avoûrai, respecte avec regret
Votre inflexible modestie.
On ne peut vous louer sans vous mettre en courroux :
Vous privez l'amitié de son droit le plus doux ;
Mais loin de réclamer contre cette injustice
Par des murmures superflus,
Le plaisir de vous voir une vertu de plus,
Me console d'un sacrifice.

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR,

faite par elle-même, dans une longue et dangereuse maladie qu'elle eut en 1797.

Je fus victime de l'envie
Et de l'affreuse calomnie ;
Et cependant sans fiel, sans haine et sans courroux,
J'ai souffert l'injustice et terminé ma vie.
De mes travaux objets si doux,
Vous dont je dépeignis les jeux et l'innocence,
Vous dont j'ose espérer de la reconnoissance,
Sur cette tombe, enfans, arrêtez-vous ;
A vos cœurs ingénus elle doit être chère,
Jetez-y quelques fleurs, et gravez sur la pierre
Ces mots : *Elle a su, sans effort,*
Aimer et pardonner, et se soumettre au sort.

JULIE A OVIDE.

Romance sur l'air de *Gabrielle*

De toi pour jamais séparée,
Ovide, conçois-tu mon sort?
Ton amante désespérée
N'a plus de desirs que la mort.
Vois ta Julie infortunée,
Victime d'un père en fureur,
Dans un désert abandonnée
A son éternelle douleur.

O nuit affreuse, nuit perfide,
Qui nous a perdus sans retour!
Bonheur suprême et si rapide,
O transports du plus tendre amour!
Par quelle horrible barbarie
Fûtes-vous détruits à jamais!
Si j'ai pu conserver la vie,
C'est pour mourir de mes regrets.

Hélas! je crois encore entendre
Tes cris, tes accens douloureux;
Le son de cette voix si tendre,
Prononçant d'éternels adieux.
De mes bras avec violence
On t'arrache pâle et sanglant;
Pour te suivre en vain je m'élance,
Ce triste effort est impuissant.

Aux genoux d'un père implacable,
L'amour, et non le repentir,
Me force à m'avouer coupable,
Pour essayer de l'attendrir.
Il s'émeut, se trouble, j'espère,
La pitié lui parle en secret:
Fatal objet de ma colère!
Ecoute, dit-il, ton arrêt.

D'une criminelle tendresse,
Romps l'odieux engagement!
Enfin abjure ta foiblesse,
Promets d'oublier ton amant;
A ce prix je pourrois encore
Te r'ouvrir un cœur indulgent;
La grace que ta bouche implore,
Dépend de toi dans ce moment.

Vengez donc, vengez votre injure,
M'écriai-je alors à mon tour;
Sensible, foible, et non parjure,
Je conserverai mon amour :
Mon excuse est d'être fidelle,
Pourquoi vouloir me la ravir ?
Ah ! d'une constance immortelle
Préparez-vous à me punir.

Alors, d'une voix menaçante,
Mon cruel juge me proscrit;
Pleine d'effroi, pâle et mourante,
Dans mon exil on me conduit :
Amante et fille malheureuse,
Hélas ! c'est dans le même jour
Qu'une sentence rigoureuse
M'ôte aux objets de mon amour.

La fureur, l'amour et la haine
Tour à tour déchirent mon cœur;
L'espoir d'une vengeance vaine
Quelquefois suspend ma douleur.
Mais bientôt ce desir coupable
Me glace d'une juste horreur;
Je cède au destin qui m'accable,
Et n'ose en détester l'auteur.

Désert affreux, antre sauvage,
Lieux faits pour le crime et la mort,
C'est donc au printemps de mon âge
Qu'ici je dois finir mon sort;
Eclat, grandeur, beauté, jeunesse,
Charmes ravis ou superflus.
Charmes plus doux de la tendresse,
Quoi! pour moi vous n'existez plus!

Que dis-je?... ah! tu m'aimes encore,
Ovide, je n'ai rien perdu;
Prends pitié d'un cœur qui t'adore,
Rassure ce cœur éperdu.
Tes malheurs, tes fers et l'absence
Pourroient-ils te rendre inconstant?
Cette cruelle défiance,
De tous mes maux est le plus grand.

Les muses, le temps et la gloire,
Cher Ovide, peut-être un jour
Effaceront de ta mémoire
Et tes regrets et ton amour.
Ah! qu'il m'est affreux de le craindre!
Je n'y puis penser sans frémir,
Quand je serai la seule à plaindre,
Je connoîtrai le repentir.

Mais je t'offense, je t'accuse,
Pardonne l'erreur d'un moment,
L'amour fait mon crime, il excuse
Un si coupable égarement.
Autrefois heureuse et chérie,
Tout m'assuroit de ton ardeur,
Le poison de la jalousie
Peut-il naître au sein du bonheur?

De nos destins la barbarie
Ne pourra jamais t'enlever
Ces dons enchanteurs du génie,
Faits pour séduire et pour charmer.
Par cet art, du moins de ta vie
Tu peux adoucir le tourment,
Immortaliser ta Julie,
Te consoler en la chantant.

Malgré ton funeste esclavage,
Comment se soustraire à tes loix?
Tu dois embellir le rivage
Où l'on peut entendre ta voix.
Par les sons touchans de ta lyre,
Tout s'anime dans tes déserts;
Comment résister à l'empire
De ta présence et de tes vers?

Bientôt de douleurs consumée,
La mort va finir mes malheurs;
Plains mon affreuse destinée,
Sur mon tombeau verse des pleurs!...
Déja d'une pâleur mortelle,
Je sens tous mes traits se couvrir;
Objet d'une ardeur si fidèlle,
Garde du moins mon souvenir.

AUTRE ROMANCE.

Sur un air d'Albanèze : *Viens, mon aimable bergère.*

Qui, moi, de la jalousie,
Éprouver le noir tourment !
M'en avez-vous un moment
Pu soupçonner, ma Silvie ?
Ah ! puis-je douter d'un amour
Que vous me prouvez chaque jour !

Il est bien vrai, ma Silvie,
Et ne vous en fâchez pas,
Qu'on accuse vos appas
D'un peu de coquetterie ;
Mais puis-je douter d'un amour,
Que, etc.

Il est bien vrai que Silvandre,
Un jour, osoit se vanter
Que vous daigniez l'écouter
Avec un air doux et tendre ;
Mais puis-je, etc.

Il est bien vrai, je l'avoue,
Et le vois tranquillement,
Que vous rougissez souvent,
Lorsque Philène vous loue ;
Mais puis-je, etc.

Il est bien vrai qu'à la fête
Mirtil chanta vos attraits ;
Je vis vos yeux satisfaits
S'applaudir de leur conquête :
Mais puis-je, etc.

Il est bien vrai que mon ame
Ressent un ennui secret,
Tout m'afflige et me déplaît !...
Ah ! rassure donc ma flamme,
Un mot de toi peut à mon cœur
Rendre la paix et le bonheur.

ROMANCE DE MIRTIL.

De Mirtil j'ai pu m'éloigner !
Et sans Mirtil je ne puis vivre.
Mais lui, qui sait si bien aimer,
Ah ! ne devoit-il pas me suivre ?
Que n'est-il là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Il me reprochoit ma gaîté,
Son cœur doutoit de ma tendresse,
Il craignoit ma légéreté,
Et moi je répète sans cesse,
S'il étoit là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Mais, hélas ! j'en dois convenir
L'absence m'accable et m'éclaire,
Je n'ai plus qu'un seul souvenir,
Mirtil m'occupe toute entière ;
S'il étoit là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Loin de lui tout m'est odieux ;
Me dit-on que je suis jolie,
Vante-t-on ma taille et mes yeux ?
Je m'en afflige, et je m'écrie :
Il n'est pas là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

C'est, hélas ! dans ce même bois
Qu'à mes genoux, sous cet ombrage,
Mirtil, pour la première fois,
Osa m'offrir un doux hommage ;
Il étoit là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Il se plaignoit de ma froideur,
De ma fierté, de mes caprices ;
Il n'a jamais lu dans mon cœur,
Il connoîtroit ses injustices :
S'il étoit là !... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Que ces lieux ont changé pour moi !
Combien ils ont perdu de charmes !
De Mirtil j'y reçus la foi ;
Mais je dis en versant des larmes :
Il n'est plus là.... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil ?

Ah ! si du moins tu connoissois
Un penchant si vif et si tendre,
Si dans mon ame tu lisois,
Mirtil, si tu pouvois m'entendre.
Que n'es-tu là!... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil?

Est-il possible d'exprimer
Ce que je sens, ce qu'il m'inspire,
A quel excès je sais l'aimer,
Mes yeux seuls pourroient le lui dire.
S'il étoit là!... Pourquoi faut-il
Qu'Aminte appelle en vain Mirtil?

ROMANCES

DES CHEVALIERS DU CYGNE.

PREMIÈRE ROMANCE.

Dès que la nuit succède au jour,
Quand nos troupeaux sont de retour,
Quand au hameau chacun sommeille,
Moi, pour pleurer, hélas ! je veille
A côté du bon vieux Robin,
Qui dort jusques au lendemain.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie!

Oui, Tobie, en dépit du sort,
Je t'aimerai jusqu'à la mort!...
Il fut des amans le modèle,
Jeune et charmant, discret, fidèle,
Il avoit tout.... il eut mon cœur,
Et pourtant j'ai fait son malheur.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie!

Un soir j'étois seule à filer,
Tobie en pleurs vint me trouver,
Et d'une voix foible et tremblante
Me dit : Ma Zoé, sois constante,
Je pars, mais, hélas ! c'est pour toi.
O Zoé ! garde-moi ta foi !
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Tobie alors prenant ma main,
La presse et la met sur son sein :
« Oui, pour obtenir de ton père,
» Me dit-il, cette main si chère,
» Je dois tout tenter, tout risquer ;
» C'en est fait, je vais m'embarquer ».
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Que fait la richesse au bonheur,
Tobie ? Hélas ! si j'ai ton cœur,
Sois content de ma destinée.
Ah ! je suis assez fortunée,
Si ton amour répond au mien,
Et ta présence est mon vrai bien.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

Je priai, pleurai, mais en vain;
Ferme en son funeste dessein,
Il partit, quitta ces rivages,
Et les plus sinistres présages
Me préparèrent aux malheurs
Qui devoient affliger nos cœurs.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

En proie à ma vive douleur,
J'apprends bientôt tout mon malheur:
Plus d'espoir, plus de mariage,
Mon doux Tobie a fait naufrage;
Brisé contre un fatal écueil,
Son vaisseau devint son cercueil.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Oh! dans mon sort, quel changement!
Je pleurois un fidèle amant,
L'objet de toute ma tendresse;
Et dans cet excès de détresse,
Mon père malade et souffrant
Mettoit le comble à mon tourment.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Il ne pouvoit plus travailler,
Et moi je ne pouvois filer;
Et sans doute j'eus vu mon père
Mourir de chagrin, de misère,
Sans le secours d'un bon voisin,
Et ce voisin, c'étoit Robin.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Conduit d'abord par la pitié,
Et retenu par l'amitié,
Ne quittant plus notre chaumière,
Robin soigna, veilla mon père,
Mais ce Robin si bienfaisant,
Bientôt ne fut plus qu'un amant.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Chère Zoé, dit-il un jour,
Ne dédaignez pas mon amour.
Ah! quel berger du voisinage
Pourroit mettre à vos pieds l hommage
De cinq troupeaux, d'un potager,
Et d'une ferme et d'un verger?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Se joignant au bon vieux Robin,
Mon père fixa mon destin :
Le devoir, la reconnoissance
Me forçoient à l'obéissance.
Robin eut ma main et ma foi,
Mais mon cœur n'étoit plus à moi.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Ah! quel nouvel événement
Doit encore aigrir mon tourment!...
Un mois après mon mariage,
J'étois le soir dans un bocage;
Tout à coup s'approchant sans bruit,
Tobie à mes regards s'offrit.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

L'amour, la joie et la frayeur
Troublèrent tour à tour mon cœur.
Tobie, eh quoi, tu vis encore!
Et c'est en vain que je t'adore!
Malheureux! connois ton destin;
Je suis la femme de Robin....
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Tobie, alors désespéré,
Pâle et tremblant, l'œil égaré,
Veut s'arracher de ma présence;
Pour le retenir je m'élance!...
Il me demande un seul baiser.
Un seul!... comment le refuser?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

Hélas! que ne puis-je oublier
Cette rencontre et ce baiser!
Mais malgré l'amour qui m'enflamme,
Puisque je trouve dans mon ame
Et l'innocence et la vertu,
Le bonheur peut m'être rendu:
Avec le temps, Robin, Tobie,
Cesseront de troubler ma vie.

DEUXIÈME ROMANCE.

Sur l'air des Dettes.

Quel insupportable tourment
D'être traité comme un enfant,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Ce malheur passe avec le temps,
Je n'aurai pas toujours quinze ans,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Lise et Doris, avec dédain,
Reçoivent des fleurs de ma main,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Souvent par un caprice heureux,
Elles m'admettent dans leurs jeux,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Lorsqu'on s'assemble pour veiller,
On veut toujours me renvoyer,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Quelquefois Chloé, d'un air doux,
Me fait rester à ses genoux,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

J'ai vu Chloé s'embarrasser,
Rougir, pâlir et soupirer,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)

C'est pour Iphis, qu'il est heureux!
Mais Chloé l'évite en tous lieux,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Lorsqu'Iphis chante dans nos bois,
Chloé s'attendrit à sa voix,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Chloé, rebelle à ce berger,
Souvent m'accorde un doux baiser,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

Chloé n'a pu garder son cœur,
Iphis a troublé son bonheur,
C'est ce qui me désole. (*bis.*)
Pour lui, Chloé tremble et rougit,
Elle me caresse et le fuit,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

TROISIÈME ROMANCE.

Dans cette aimable solitude
Je puis donc enfin pour toujours,
Libre de toute inquiétude,
Terminer de paisibles jours.
Champêtre asyle,
Doux et tranquille,
Vous rendez le calme à mon cœur,
Ma bergerie,
Toute ma vie,
Saura suffire à mon bonheur.

Les vains prestiges de la gloire
N'ont plus le droit de m'éblouir;
Lauriers sanglans de la victoire,
Iphis renonce à vous cueillir.
Champêtre asyle, etc.

Affranchi de soins et d'alarmes,
Je veux vivre pour la vertu.
Oui, j'entendrai le bruit des armes
Sans tressaillir, sans être ému.
Champêtre asyle, etc.

Toi qui répandis sur ma vie
Des maux plus affreux que la mort,
Amour, je brave ta furie,
Enfin ici je suis au port.
Champêtre asyle, etc.

D'une trop ingrate bergère
J'oublierai les sermens trompeurs;
J'oublierai qu'elle fut légère,
Et ses dédains et ses faveurs.
Champêtre asyle, etc.

Je ne formerai plus de plainte,
Ma flûte aura de nouveaux sons :
Oui, c'en est fait, le nom d'Aminte
Sera banni de mes chansons.
Champêtre asyle, etc.

Aminte parjure et volage,
Mon ame n'est plus sous ta loi,
Et les échos de ce bocage
Jamais ne parleront de toi.
Champêtre asyle, etc.

Jamais sur l'écorce nouvelle
On ne verra, comme jadis,
Tracé par une main fidelle
Le chiffre d'Aminte et d'Iphis.
Champêtre asyle, etc.

Autrefois mon ame égarée
Portoit avec elle en tous lieux
L'image d'Aminte adorée,
Tout la retraçoit à mes yeux.
Champêtre asyle, etc.

Aux pieds d'Aminte, avant l'aurore,
Chaque jour je peignois mes feux,
Et le soir m'y trouvoit encore
Et plus sensible, et plus heureux.
Champêtre asyle, etc.

Je dois oublier l'infidelle
Qui brisa des nœuds si charmans;
Je ne voulois plus parler d'elle,
J'ai déja trahi mes sermens.
Champêtre asyle,
Doux et tranquille,
Rendrez-vous le calme à mon cœur?
Hélas! son trouble
Croît et redouble,
N'est-il pour moi plus de bonheur!

QUATRIÈME ROMANCE.

Je m'en souviens confusément,
Oui, c'étoit dans cette prairie
Qu'un soir je te fis le serment
De t'adorer toute ma vie.

Eh! oui, c'étoit sur ce gazon
Que je déclarai ma tendresse :
Mais je n'avois plus ma raison,
Devois-tu croire ma promesse?

Pourquoi ce courroux éclatant?
Je n'ai point fait de perfidie :
Ogier, mon vœu fut imprudent,
Mais je t'aimois à la folie.

De réfléchir eus-je le temps?
Mon cher Ogier, qu'il t'en souvienne,
Si je promis étourdiment,
Ce fut ta faute et non la mienne.

Tu me pressois si vivement!
Mon cœur me pressoit davantage;
Si j'eusse aimé moins tendrement,
Ma réponse eût été plus sage.

Toujours volage, mais charmant,
L'amour se plaît dans l'inconstance ;
Attend-on d'un aveugle enfant,
De la raison, de la prudence ?

Au serment de toujours s'aimer,
Pourquoi faut-il donc se soumettre ?
Il faudroit, pour ne pas tromper,
Tout accorder, ne rien promettre.

CINQUIÈME ROMANCE.

On dit que j'aime Philène,
Ah! juste ciel, quelle erreur!
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur
Ressemble plutôt à la haine.
Je ne puis le voir sans rougir,
Lui seul ou m'agite ou m'offense.

Hélas! en effet plus j'y pense,
Et plus je crains de le haïr.

Si j'entends une bergère
Le louer quelques momens,
Je ressens tous les mouvemens
Du dépit et de la colère.
Le croire aimé me fait souffrir;
Je m'embarrasse en sa présence.

Hélas! etc.

Hortense, qui me fut chère,
Fait éclater hautement
Pour Philène un tendre penchant;
Ce n'est qu'à lui qu'elle veut plaire.

Je n'y puis songer sans frémir,
Et j'ai cessé d'aimer Hortense.

Hélas! etc.

Sous la tente de feuillage,
S'il me choisit pour danser,
A peine puis-je me traîner,
Je perds la force et le courage.
Un trouble affreux vient me saisir
Mon cœur bat avec violence.

Hélas! etc.

L'autre jour dans la prairie,
Il étoit seul à l'écart;
Je m'en approchai par hasard,
Conduite par ma rêverie,
Lorsqu'à mes yeux il vint s'offrir,
Aussitôt pour fuir je m'élance.

Hélas! etc.

Pourquoi suis-je destinée
A ces affreux sentimens,
Moi qui n'ai pas encor quinze ans?
C'est être bien infortunée!

Ce mal cruel me fait mourir:
Il semble augmenter par l'absence.

Hélas! etc.

Mais, malgré tout mon caprice,
Malgré mon aversion,
Je conserve assez de raison,
Du moins, pour lui rendre justice.
J'en prends l'espoir de me guérir....
Oui, Philène à mes yeux efface
Tout mérite et toute autre grace.
Ah! comment puis-je le haïr!

SIXIÈME ROMANCE.

Oui, le bonheur, jeune Délie,
N'est fait que pour les tendres cœurs.
L'amour seul embellit la vie,
Et même en nous coûtant des pleurs,
Au sein de la mélancolie
Il fait goûter mille douceurs.

Comme l'astre qui nous éclaire,
Ta beauté brille à tous les yeux;
Mais un seul don que je préfère,
Te fut refusé par les dieux!...
Moi, j'aime autant que tu sais plaire;
Ah! mon partage vaut bien mieux!

Dans une morne indifférence,
Sans intérêt coulent tes jours:
De ta froideur, de ton absence,
Il est vrai, je me plains toujours.
Mais du moins j'aime, et l'espérance
Vient quelquefois à mon secours.

Tu portes sur cette prairie
Des regards froids, indifférens;

Avec toi j'y passe ma vie,
Là, je te vois ou je t'attends.
Les lieux habités par Délie
Enchantent mon cœur et mes sens.

Des rossignols de ce bocage
Tu prétends aimer les accens;
Ils chantent du dieu qui m'engage
Et les plaisirs et les tourmens.
Mais peux-tu comprendre un langage
Qui n'est fait que pour les amans?

Tu crois jouir d'un bien suprême
Dans nos danses et dans nos jeux;
Mais quelle différence extrême
Se trouve alors entre nous deux!
J'y tiens la main de ce que j'aime,
J'y suis encor le seul heureux.

Rempli du feu qui me dévore,
La nuit je rêve à mon amour;
Pour revoir l'objet que j'adore,
Du soleil j'attends le retour;
Mais pour toi, cette douce aurore
N'est que la naissance du jour....

ÉPITRE

A L'ASYLE QUE J'AUPAI.

Que faut-il à l'abeille ? Un asyle et des fleurs.
L'ABBÉ DE LISLE *.

Je veux te célébrer, ô retraite chérie !
Où je dois recouvrer, au défaut du bonheur,
Cette paix qui me fuit, le seul bien que j'envie,
Et qui, par la bizarrerie
Et les coups redoublés d'un sort persécuteur,
M'est depuis si long-temps ravie !
Asyle desiré, mais encore inconnu,
Où faut-il te chercher, dans quels lieux seras-tu ?
Sans doute pour toujours de la France bannie
Par un destin cruel et par ma volonté,
Je ne puis te trouver au sein de ma patrie ;
Tu seras un bienfait de l'hospitalité.

* Cette épître fut commencée durant le cours d'un voyage très-pénible, et je l'achevai dans une auberge à Harbourg, dans la nuit du 23 juillet 1794.

Je m'établir dans l'aimable Ausonie,
Et boire brillant du dieu de l'harmonie?
Le goût des arts et des talens
M'entraîne vers ces lieux charmans;
Mais peut-être mes destinées,
Loin de ces rives fortunées,
Doivent guider mes pas errans;
Peut-être un jour livrée à la merci de l'onde,
J'irai chercher un nouveau monde
Et des hommes plus tolérans:
Il m'en coûtera peu de braver la furie
Des saisons, des flots et des vents;
Le vaste océan de la vie
A des écueils plus effrayans!
Il ne présente à notre vue
Que des vaisseaux brisés, que l'aspect de la mort,
Et dans cette immense étendue,
Sous un ciel orageux, triste jouet du sort,
Je ne vois plus, hélas! de retraite et de port!
Oui, sans redouter les naufrages,
S'il faut finir mes jours sur de lointains rivages,
O fidèle amitié! ne regrettant que toi,
Je saurai me soumettre à cette dure loi,
A ce supplice affreux d'une absence éternelle!...
J'en sens toute l'horreur, et mon ame ne craint
Que ce trait déchirant qu'elle porte avec elle.
Tel on voit dans les airs, d'une flèche cruelle
L'oiseau timide atteint,

D'un vol rapide encor, s'éloigner de la rive
Où le coup meurtrier vint lui percer le cœur.
Il s'agite et s'échappe en vain.
A quoi lui peut servir sa course fugitive?
Ce dernier et funeste effort
Enfonce plus avant le fer qui le déchire
Il y succombe enfin, et sur un autre bord,
Epuisé, gémissant, il s'abat, il expire.
Tel seroit mon destin!... mais ne dois-je obtenir
Que dans un nouvel hémisphère
Cet abri que je cherche? Eh quoi! l'Europe entière
Ne peut-elle me contenir?
Et ne sauroit-elle m'offrir
Une humble et tranquille chaumière,
Une retraite solitaire,
Où je puisse mourir en paix?
Voilà mes vœux et ma chimère.
Ah! loin de moi, loin pour jamais
Les cités, les cours, les palais!...
Lieux chéris qui m'avez vu naître,
Vénérable, antique château,
Où le sort plaça mon berceau!
O séjour paisible et champêtre!
Pourquoi le destin rigoureux
M'entraîna-t-il, hélas! loin de vos bords heureux?
Sur les rives de la Loire
Que n'ai-je toujours vécu!
Mon cœur, fait pour la vertu,

Pouvoit se passer de la gloire.
Si mes écrits ont obtenu
Les frères tendres le suffrage,
J'ai payé cher cet avantage.
Au milieu des palais, combien de fois j'ai dû
Me plaindre des ingrats et de mon esclavage,
Et me dire en secret qu'il eût bien mieux valu
Se fixer au fond d'un village!
Là, dans l'heureuse obscurité,
J'aurois joui des vrais trésors du sage,
Le repos et la liberté.
L'affreuse et noire perfidie,
La détestable calomnie,
N'eussent point épanché leurs funestes venins
Sur les plus beaux jours de ma vie.
J'aurois moins connu les humains....
Salutaire, heureuse ignorance,
Qui, dans ce siècle corrompu,
Est la véritable innocence,
Et la plus douce récompense
Dont le ciel puisse honorer la vertu!
A mes amis désormais inutile,
Si je pouvois me choisir un asyle,
Oui, je le placerois dans le fond des déserts,
Loin des persécuteurs, des ingrats, des pervers,
Loin des hommes enfin; mais la philosophie,
Dans le malheur, dans la prospérité,
Doit préserver de la misanthropie,

Fruit amer de l'adversité.
Dans ces jours désastreux, de crime, de folie,
Il est sans doute encor des hommes généreux,
J'ai trouvé des amis en tous temps, en tous lieux;
Par-tout leurs soins ont fait le charme de ma vie:
Par l'amitié, ce don des cieux,
Toute contrée est embellie.
Ainsi d'un esprit soumis,
Poursuivant avec courage
Cet étrange et long voyage,
J'adopterai le pays,
Je bénirai le rivage
Où la tendre humanité
Accorde l'hospitalité
Aux malheureux qui, battus de l'orage,
Accourent l'implorer après un grand naufrage.
Où peut-on se flatter de trouver aujourd'hui
Un tel secours, un tel appui?...
O toi, ma déité chérie,
Brillante imagination,
Aimable et constante ennemie
De la méthodique raison,
Trop souvent, dans mes jours prospères,
Tu vins égarer mes desirs,
Ou, par des craintes mensongères,
Troubler ma joie et mes plaisirs!
Souvent la triste prévoyance
Sut m'arracher à mon bonheur;

Viens aujourd'hui, par l'espérance,
Me distraire de ma douleur....
Mes vœux sont exaucés; tu ranimes mon cœur.
Sur tes ailes de feu je sens que je m'élance
Ici, je vois le séjour heureux
Où je vois terminer ma pénible carrière;
Là, près des bords fleuris d'une immense rivière,
Sur un coteau délicieux,
Dominant une vaste et riante prairie,
Qui va s'unir à l'horizon,
J'aperçois mon humble maison.
Combien à cet aspect mon ame est attendrie!
Enfin je suis au port, après tant de travaux.
Je vais donc me livrer aux douceurs du repos!
Ciel! bénis à jamais la main hospitalière
Qui, sur cette rive étrangère,
Daignant terminer mes malheurs,
Me rend une patrie, *un asyle et des fleurs!*
Vous que la fortune ennemie
Fait errer et poursuit encor,
Venez, c'est ici qu'on oublie
Les amertumes de la vie,
Et qu'on retrouve l'âge d'or.
Ah! dans ma modeste chaumière,
Comme les voyageurs seront tous accueillis!
Et les Français surtout, fût-ce mes ennemis.
Dans cette heureuse solitude,
Tous mes vœux seront satisfaits.

J'y trouverai la douce paix ;
J'y puiserai dans le goût de l'étude
Des plaisirs sans inquiétude,
Que rien ne pourra plus altérer désormais.
Les travaux de l'agriculture
Maintenant, il est vrai, me sont presqu'interdits :
Je n'ai qu'un petit pré, qui fait la nourriture
De ma chèvre et de ma brebis ;
Mon jardin, si beau, si fertile,
N'est pas plus étendu ; mais je n'en puis que mieux
Le cultiver, le rendre utile.
Depuis plus de trois ans, je n'implorois des cieux
Que ce paisible et modeste héritage :
Mon cœur seroit ingrat, si, plus ambitieux,
Il osoit aujourd'hui desirer davantage.
Que dis-je ! n'ai-je pas l'usage
De ces vastes forêts et de ces champs heureux !
Quoi ! s'ils m'appartenoient, ces bois délicieux,
Ces ondes pures, transparentes,
Ces vergers, ces fruits, ces coteaux,
Ces arbres toujours verts en seroient-ils plus beaux ?
Ces plantes et ces fleurs charmantes
Seroient-elles plus odorantes ?
Oui, tout ce qui m'entoure et tout ce que je vois
Doit inspirer la joïe et la reconnoissance :
Je ne regrette plus une vaine opulence,
Jouir, c'est posséder ; la nature est à moi.
Ah ! dans ces campagnes fleuries

Que je me plais à m'égarer!
Et combien j'aime à m'y livrer
Chacune si touchant des longues rêveries!
Souvent, assise encore au bord de ce torrent
A l'instant où la nuit vient déployer ses voiles,
Je vois avec étonnement
La douce clarté des étoiles;
Et je regrette, en soupirant,
Ce jour pur, qui, pour moi, fut à peine un moment.
Oh! combien la pensée est sublime et rapide
Dans le silence et le recueillement!
Ce n'est qu'en elle que réside
L'existence et le sentiment;
Vague et profonde, nul langage
N'est digne de la peindre et de la retracer,
Comme celle de Dieu, dont nous sommes l'image,
Sans aucun idiome elle peut s'exercer.
Souffle de l'Eternel, vive et prompte lumière,
Dans ses impétueux élans,
Elle embrasse à la fois tous les modes du temps;
En conservant la jouissance
Du présent fugitif, elle peut se saisir
Du passé qui n'est plus, et du sombre avenir.
Sans nul effort elle s'élance
Dans les champs de l'éternité.
Rien ne sauroit borner sa suprême puissance:
Et l'infini, l'immensité,
Ces deux grands attributs de la divinité,

Lui furent accordés, et forment son essence.
Mais quel bruit !.... Délire enchanteur,
N'es-tu qu'un prestige imposteur ?
O ciel ! où suis-je ? hélas !... et quelle voix profane
Vient m'arracher à mon erreur ?
Mon jardin, mon pré, ma cabane,
M'êtes-vous ravis sans retour ?
Destin cruel ! quoi ! tout perdre en un jour !
Quoi ! mon bonheur n'étoit qu'un vain mensonge !
Quel funeste réveil en termine le cours !
Ah ! je regrette un si beau songe ;
Que ne puis-je rêver toujours !

VERS

A Mme LA PRINCESSE PALATINE DE RADZIVIL,

qui, sur l'Épître *à l'Asyle que j'aurai*, fit bâtir dans ses superbes jardins de l'Arcadie, une chaumière ornée qui porte le nom de l'auteur *.

Victime du malheur et de la calomnie,
Abandonnée ou poursuivie
Par les ingrats et les pervers,
Fugitive, égarée en ce vaste univers,
Sans défenseurs et sans patrie,
Livrée aux profondes douleurs
Des souvenirs et de la prévoyance,
Conservant en tremblant une foible espérance,
Je demandois au ciel *un asyle et des fleurs!*
Mes vœux sont exaucés!... dans l'heureuse Arcadie,
Oh! quelle main bienfaisante et chérie,

* Ces vers furent faits en 1799.

Loin des cités et de la cour,
A daigné marquer mon séjour!...
Sous cette humble et douce apparence
D'une aimable rusticité,
Que d'agrément, quelle élégance
Unie à la simplicité!
N'en doutons point, ce réduit enchanté
Est embelli par la reconnoissance,
Ou du moins par le sentiment.
De la tendre amitié je reconnois le zèle;
Un élève, un parent, ou quelqu'ami fidèle,
A-t-il formé pour moi cet asyle charmant?
Non, non, comme la providence,
Dans un majestueux silence,
Une divinité propice aux malheureux
Veille sur leurs destins, et par sa bienfaisance,
Sait réparer du sort les caprices affreux.
Ah! qu'il me seroit doux de finir ma carrière
Dans cette paisible chaumière,
Où la vertu, le goût et les talens
Ont prodigué tant d'ornemens!
Que j'aimerois à cultiver la terre
Où Radzivil a fixé son séjour,
A cueillir les fleurs chaque jour
Dont sa main forma le parterre!
Oh! que sans peine et sans effort
J'oublirois dans cet heureux port
Tous les orages de ma vie!

J'abjurerois avec transport,
Auprès de Radzivil, cette misanthropie
Qui me fait éviter et craindre les humains.
Là, tranquille sur mes destins,
Le souvenir des injustices,
Et des méchans tous les noirs artifices,
Leurs trahisons, leurs complots odieux,
Ne seroient plus pour moi qu'un rêve affreux;
Jouissant du réveil, méprisant un vain songe,
Je m'écrirois en bénissant les cieux :
Hors la vertu, tout est mensonge !
Cet avenir délicieux
Ne m'est pas réservé; tristement enchaînée
Par ma bizarre destinée,
Je ne puis que former des regrets douloureux;
Mais j'irai voir l'asyle heureux
Où m'appeloit une bonté touchante,
Et d'une ame reconnoissante,
Lui porter l'hommage et les vœux.
Je verrai Radzivil! Oui, je brûle d'entendre
La voix et si douce et si tendre
De cet ange consolateur,
Dont la pitié noble et sincère
Répand un baume salutaire
Sur les blessures de mon cœur.
Ah! que toujours la plus heureuse mère,
Cultivant l'amitié, les talens et les arts,
A l'abri des revers, elle offre à nos regards

Le tableau consolant et le spectacle auguste
De la vertu jouissant du bonheur,
Et qu'à son aspect enchanteur,
Nous disions à jamais que la fortune est juste.

LE DIAMANT BRUT ET LE DIAMANT TAILLÉ.

FABLE.

A peine sorti de la terre,
Un diamant tout brut admiroit la beauté
D'un diamant poli, dont l'eau nette et bien claire,
En réfléchissant la lumière,
Sembloit répandre la clarté.
Quels feux brillans, dit-il! quelle est donc ta nature!
Être sublime, être resplendissant!
Comment t'appelle-t-on? Je suis un diamant
Tout comme toi, je te le jure,
Répondit l'autre; et peut-être ton prix
Surpasseroit le mien, si l'art eût entrepris
De lever ta rouille grossière.
La gratitude et l'équité
Me font en toi reconnoître mon frère;
Et de mon éclat si vanté,
Je rends graces au lapidaire,
Au lieu d'en tirer vanité.

VERS

à mon amie madame BOCQUET, née JORDAN, en réponse à une lettre touchante sur *les Vœux téméraires*.

Victime de la calomnie,
De l'injustice et de l'envie,
Mon héroïne a touché votre cœur,
Malgré l'excès de son malheur,
J'ose penser que votre ame attendrie,
Se partageant avec douleur
Entre Constance et Stéphanie,
Oublia quelquefois l'ouvrage pour l'auteur *.

* Constance, nom de l'héroïne du roman; Stéphanie, nom de l'auteur.

CHANT

D'UNE JEUNE SAUVAGE*.

O COULEUVRE azurée!
O reptile ondoyant!
Fixe ta démarche égarée
Sur ce gazon naissant.

* Je crois que l'on pourra trouver quelqu'originalité dans cette espèce de cantate d'un nouveau genre; c'est Montagne qui m'en a donné l'idée. Il dit qu'il a vu à Paris des Américains sauvages, et que l'on traduisit plusieurs de leurs chansons; Montagne cite celle de la couleuvre, et invite les poètes à la mettre en vers. Voici la traduction qu'il en donne:

« Couleuvre, arrête-toi, arrête-toi, couleuvre, afin » que ma sœur tire sur le patron de ta peinture, la façon » et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à » ma mie. Ainsi soient en tout temps ta beauté et tes cou- » leurs préférées à tous les autres serpens ».

Voilà tout ce qu'en cite Montagne; et c'est là-dessus que j'ai fait les vers qu'on va lire, et qui sont composés pour être mis en musique.

Dans ta course vagabonde,
Comme un ruisseau peint des couleurs
Que les cieux forment sur son onde,
Tu serpentes parmi les fleurs.
O couleuvre azurée, etc.

Fière de ta beauté brillante,
Traînant avec lenteur tes pompeux ornemens,
Tous ces anneaux étincelans
De ta robe éclatante,
Tu t'annonces au loin par de longs sifflemens;
Elevant au-dessus de la plante odorante,
Des roseaux et des joncs mouvans,
Ta tête altière et menaçante,
Du sein de l'herbe élance-toi;
Viens te reposer près de moi.
O couleuvre azurée, etc.

Laisse-moi contempler ta superbe parure:
Sur ce modèle éblouissant,
Je veux former une ceinture
Qui puisse plaire à mon amant.
Pour imiter l'heureuse bigarrure
De tes vives couleurs,
J'exprimerai le suc des fleurs;
Je prendrai pour tissu l'écorce si légère
Du platane chéri, dont l'ombre salutaire,

Impénétrable aux feux du jour,
Offre un asyle à notre amour.
O couleuvre azurée, etc.

Mais en vain ma voix t'appelle;
Ton destin est de fuir toujours :
Rien ne peut arrêter le cours
De ta marche infidelle :
Tu t'éloignes sans retour !
Que je plains ton sort et ta vie,
Si tu n'es jamais poursuivie,
Jamais atteinte par l'amour!

HYMNE A L'ADVERSITÉ.

Toi qu'on redoute et qu'on abhorre,
Toi que l'indiscrète Pandore
Fit sortir du chaos, quand ses coupables mains
Ouvrirent la boîte fatale,
Fille de l'Imprudence, ô déesse infernale,
Adversité! l'effroi des timides humains,
Des volontés du ciel terrible exécutrice,
Sur ton autel de fer reçois mon sacrifice!
Je subis sans gémir ton inflexible loi;
Je ne réclame point contre ton injustice,
Et j'ose t'invoquer : *Frappe, mais instruis-moi!*
Non, je ne prétends point de ta rigueur extrême
Arrêter ou borner le cours;
Epargne-moi dans ce que j'aime,
Et je t'abandonne mes jours.
Je me soumets, le ciel l'ordonne;
Mais ne viens plus épouvanter mon cœur
Sous le hideux aspect d'une affreuse Gorgone.
Oh! ne me livre plus à l'aveugle fureur
Du cortége, rempli d'horreur,

De Mégère et de Tisiphone !
Éloigne de mes yeux le poignard destructeur,
Et les serpens d'une furie :
Garde cet appareil vengeur
Et les tourmens de la terreur,
Pour le méchant et pour l'impie.
Sous des traits plus doux désormais,
Viens m'éclairer, viens ennoblir ma vie ;
Tu peux à tes rigueurs joindre tant de bienfaits !
C'est par toi que l'ame agrandie,
Et s'élève et se purifie.
Ton bras d'airain, ministre redouté
De l'éternelle et suprême justice,
Renverse en un moment le fragile édifice
De l'humaine félicité ;
Mais en portant un glaive, une massue,
Il tient encore et montre à notre vue
Le miroir de la vérité,
Qui dissipe à jamais la dangereuse ivresse
De l'aveugle prospérité,
Tandis que ta main vengeresse,
Mais propice toujours aux esprits généreux,
Nous offre le secours heureux
Du bouclier de la sagesse.
Je le sais, aux cœurs délicats
Tu fais de profondes blessures ;
Tu les rends les jouets des plus vils scélérats ;
Tu leur fais supporter l'outrage et les injures

Des plus absurdes impostures,
Et tu démasques les ingrats!...
Des faux amis la cohorte nombreuse
A ton premier aspect ne s'épouvante pas;
Le doute, la pudeur, l'espérance trompeuse,
La font paroître courageuse;
L'infortuné te bénit dans leurs bras,
Il sourit sous le poids de ta chaîne pesante;
Il croit, hélas! que, bienfaisante,
La tendre et fidelle amitié
Avec lui pour toujours en porte la moitié;
Il s'endort mollement dans cette douce attente:
Oh! quel réveil affreux succède à cette erreur!...
Des amis la troupe inconstante,
Bientôt lasse de son malheur,
Cessant enfin de se contraindre,
Sans pitié comme sans remord,
L'abandonne à son triste sort.
Infortuné, garde-toi de te plaindre!
Les malheureux ont toujours tort!...
Il a perdu l'espoir et le courage,
Et privé de tous ses appuis,
Hélas, dit-il, que m'importe l'orage?
Du moins, dans l'état où je suis,
Il n'est plus pour moi de naufrage:
Sans boussole, sans gouvernail,
Je suis quitte du vain travail
De lutter contre la tempête....

C'est ainsi que son cœur s'apprête
A supporter les plus vives douleurs,
Sans avoir une main pour essuyer ses pleurs;
Mais cette main compatissante
Vient s'offrir contre son attente,
Et c'est un inconnu, sensible à ses malheurs,
Qui tout à coup la lui présente.
Inutile bienfait et secours superflus!....
Le noir chagrin, la sombre défiance,
Ferment son ame aigrie à la reconnoissance.
Retirez-vous, dit-il, on ne me trompe plus!
—Moi, te tromper! ô ciel! et dans quelle espérance?
Oh! pourquoi ce reproche amer?
— Si vous parlez sans art, ah! fuyez ma présence;
Retirez-vous toujours, je ne puis plus aimer!.....
Juste ciel! que dis-tu? que fais-tu? malheureux!
Ah! ne repousse point cet ami précieux,
Et ne crains pas qu'il t'abandonne.
Oui, tu peux t'y livrer avec sécurité,
Quand c'est la seule adversité
Qui te l'attache et te le donne.
Ce n'est qu'à ta sévérité,
Ce n'est qu'à toi, déesse redoutable,
Que nous devons le bien inestimable,
Ou de connoître, ou d'acquérir
L'ami fidèle et vrai qui ne sauroit trahir.
Tes bienfaits sont d'un prix immense,
Nous ne comptons que tes rigueurs,

Qui trop souvent, fruits de notre imprudence,
Sont les suites de nos erreurs.
Je veux être plus équitable,
Et j'avoûrai que le sort qui m'accable
Est dû surtout au funeste penchant
Qui m'entraîna jadis dans la route épineuse
Où l'émulation et la gloire trompeuse
Promettent un prix séduisant.
Mais le laurier de la victoire,
Remis entre les mains des Filles de Mémoire,
Pour mon sexe est toujours difficile à saisir:
Soit prudence, soit jalousie,
Les Muses à regret nous le laissent cueillir.
Aux hommes avec grace elles daignent l'offrir,
Tandis que nous, victimes de l'envie,
On nous force de conquérir
Ce prix éclatant du génie.
Sans doute, je le sais, on peut avec le temps,
De l'injustice et de la calomnie
Braver les traits les plus perçans.
Tel souvent on a vu, dans sa course savante,
Le botaniste voyageur
Hâter, sans trouble et sans frayeur,
Sa marche toujours bienfaisante,
Malgré tous les bourdonnemens
Des vils insectes voltigeans,
Qui, croyant l'accabler de profondes blessures,
Ne lui font, en dépit de leurs vœux malfaisans

Et de leurs vains efforts, que de foibles piqûres,
Que sans s'émouvoir il reçoit,
Et dont à peine il s'apperçoit.
Tandis qu'ils exhalent leur rage
Par des assauts infructueux,
De Linné le disciple heureux,
Poursuit son utile voyage,
En récoltant sur son passage
Les fleurs qui s'offrent sous sa main,
Le laurier, l'immortelle et l'odorant jasmin :
Il les cueille avec choix, et toujours il préfère,
Aux herbes sans vertus la plante salutaire.
Il ne dédaigne point la fleur
Que la beauté rend seule remarquable ;
Mais il rejette avec horreur,
Quel que soit son éclat et sa forme agréable,
Celle qui dans son sein d'un poison destructeur
Porte le germe détestable.
Dans ces travaux si doux et si charmans,
Il doit avoir un zèle infatigable :
(Quels plaisirs ici-bas de peines sont exempts?)
Chaque fleur n'est pas sans épine ;
De la ronce et de l'églantine
Peut-il ne pas sentir les aiguillons piquans?
La passion qui le domine
Lui fait braver les dangers renaissans.
Sans qu'il chancelle ou qu'il frémisse,
Il se trouve souvent au bord d'un précipice,

Il gravit les rochers et les monts menaçans;
Et dans son ardeur téméraire,
Dirigé par d'heureux destins,
Il parvient à la cime altière
Des Alpes ou des Apennins.
Je n'ai ni cette ardeur, ni cette noble audace;
Ma foible main jamais n'a disputé
Les lauriers brillans du Parnasse*.
Ne cherchant que la vérité
Dans la carrière dangereuse
Que le sort m'a fait parcourir,
Sans nul effort j'ai pu me garantir
D'une espérance ambitieuse.
O toi qui sais désabuser
Des plus séduisantes chimères,
Adversité, tes coups sévères
Ont dû m'apprendre à mépriser
Un frivole renom, cette palme flétrie
Par le souffle impur de l'envie,
Qui semblable au cyprès, triste emblême du deuil,
Embellit seulement la tombe et le cercueil!
Oui, c'est à toi que je confie
Le soin de m'éclairer au déclin de mes ans;
Austère déïté, tu m'épargnas long-temps:
J'ai goûté le bonheur, et du champ de la vie

* Les prix, etc.

J'ai parcouru, sans te connoître encor,
Cette route glissante, agréable et fleurie,
Où l'ame, séduite et ravie,
Croit retrouver de l'âge d'or
L'image riante et chérie.
En approchant du but, le reste du chemin
Est moins pénible sous ta main;
Ta rigueur, alors salutaire,
Nous épargne du moins des regrets douloureux,
En ôtant à la mort tout ce qu'elle a d'affreux;
Tu tiens lieu de courage au bout de la carrière,
Tu nous détaches de la terre,
Et vers un séjour plus heureux
Tu portes nos regards, tu diriges nos vœux;
Et nous te bénissons à notre heure dernière!
Sans doute sous tes coups pesans,
L'infortuné, dans son printemps,
Se débat, s'irrite et succombe;
Mais près du dernier terme on te voit sans pâlir,
Et ton bras désarmé daigne nous soutenir
Sur les bords affreux de la tombe.
Ah! dans le sentier du trépas,
Dans ce ténébreux labyrinthe,
Viens, déesse, affermir mes pas
Et ranimer ma force éteinte!
Loin de vouloir avec effroi
Lutter contre tes coups, éviter ton atteinte,
Je t'embrasse et me livre à toi!

Fais-moi marcher en assurance
A l'abri de l'erreur et de l'iniquité ;
Oh ! donne pour jamais à mon cœur agité,
La vertu, la douceur et l'humble patience,
Et dans les bras de l'espérance,
Guide-moi vers l'éternité !

ROMANCES

HISTORIQUES ET MORALES,

pour servir à l'éducation de l'enfance
et de la jeunesse.

PRÉFACE.

Je crois que la définition d'une excellente éducation se réduit à ceci : *L'art d'employer les dix-sept ou dix-huit années que doit durer l'éducation, d'une manière si utile, qu'il n'y ait pas un instant perdu.*

Il faut donc pour cela que les conversations, les jeux, les récréations, les promenades, les repas soient consacrés à quelque chose d'utile ou d'instructif. J'ai tâché de mettre en pratique cette maxime; c'est pendant leurs récréations que mes élèves ont appris une multitude de choses : les règles de l'architecture * et plusieurs métiers **; la

* Ils avoient dans leur enfance des petits palais de bois et de carton de tous les ordres d'architecture; ces palais se démontoient, il falloit les rebâtir, en demandant toutes les pièces par leurs noms techniques.

** Ceux de tourneur, de menuisier, de van-

botanique et les principes de l'agriculture, dans leurs promenades ; ils ne sortoient en voiture que pour aller voir des manufactures ou des cabinets d'histoire naturelle ou de tableaux ; ma Lanterne-magique historique les fortifioit dans l'Histoire sans qu'ils crussent en prendre des leçons ; on ne parloit qu'anglais à dîner, italien à souper, et les garçons ne parloient qu'allemand à leur promenade du matin. J'avois rendu utile, par le Théâtre d'éducation, le

---

nier, de gainier, etc. Voyez mon *Journal d'éducation*, ou *Leçons d'une Gouvernante à ses Elèves*. Tous ces petits moyens, et beaucoup d'autres, s'y trouvent avec un grand détail.

Plusieurs gens de lettres, entr'autres Messieurs Chabanon, Suard et Garat, ont cru jadis critiquer ces inventions, en disant gravement que ce *n'étoient que de petits moyens*. Je suis moi-même de cet avis, et il est impossible d'en porter un autre jugement. Il s'agit de savoir si ces moyens sont utiles, et non s'ils sont ingénieux.

plaisir de jouer la comédie ; enfin je croyois avoir épuisé les inventions de ce genre, mais depuis que je suis privée du bonheur d'avoir des enfans autour de moi, il m'est venu beaucoup d'idées nouvelles, et celle des *Romances d'éducation* me paroît une des plus utiles. Il est incontestable que toutes les choses apprises dans l'enfance et la première jeunesse se gravent dans la mémoire d'une manière ineffaçable, mais seulement lorsqu'elles ont frappé ou amusé. On oublie tout ce qui a paru ennuyeux, ou qu'on a mal compris. C'est pourquoi il est aussi inutile que ridicule d'apprendre aux enfans des vers de Racine et de Corneille, et les fables de La Fontaine ; ils ne sentent point la mesure des vers, ils ne comprennent pas la rime, et moins encore le sens, absolument défiguré pour eux par tout ce qui fait la beauté de la poésie, les inversions et les images. Et lorsqu'on dit qu'il est plus facile d'apprendre par cœur des vers que de la

prose, cela n'est vrai que pour les personnes formées, tandis que pour les enfans, c'est précisément le contraire. J'ai appris dans mon enfance l'Histoire de France du père Buffier; chaque règne commence par dix ou douze mauvais vers, que j'ai tous sus par cœur; je ne m'en rappelle pas trente, et je n'ai pas oublié un seul des contes de revenans dont les femmes-de-chambre et les servantes ont orné ma mémoire dans mon enfance, et je me souviens encore parfaitement de toutes les chansons que j'ai apprises dans la province où je suis née, et que j'ai quittée à douze ans. Il m'a paru curieux de faire exactement le calcul des vers de ces chansons apprises dans ma première enfance, c'est-à-dire, depuis l'âge à peu près de six ans jusqu'à onze; j'ai eu la patience de les écrire toutes, et j'ai trouvé que cela formoit environ *sept cents vers* d'une ineptie incompréhensible, et souvent d'une extrême immoralité. C'est à cet âge que

j'appris la longue et fameuse romance *des Ardennes*, qui contient cette frappante description d'un spectre.

Le plond fondu lui découloit des yeux !
Il veut parler,
Un crapaud du gosier
Lui sort avec clameur !

Il faut avouer que l'on pourroit orner la mémoire d'un enfant plus utilement et plus agréablement.

J'ai aussi conservé le souvenir d'un très-grand nombre de chansons que j'ai chantées dans ma première jeunesse, sur des airs charmans, à la mode dans ce temps-là; mais presque toutes les paroles de ces chansons ne méritoient, sous aucun rapport, d'être retenues, particulièrement celles d'Albanèze, qui ont eut tant de vogue. Voici un couplet remarquable d'une des plus jolies pour la musique.

Ce ruisseau, dans ce bocage,
De tes yeux est amoureux,

Et comme moi, plein de feux,
Murmuré dans son langage :
Aimez, Philis, un amant
Qui vous aime si tendrement.

Cette romance, qui commence par ce vers, *Viens, mon aimable bergère*, se trouve dans les œuvres gravées d'Albanèze, et ce recueil est rempli de chansons de ce genre.

Ces souvenirs et ces réflexions m'ont donc fait penser qu'un recueil de romances historiques et morales seroit un ouvrage infiniment utile à la jeunesse ; en effet, tout le monde conviendra qu'il vaudroit beaucoup mieux avoir dans la tête une suite intéressante de faits historiques et de traits moraux, que d'y avoir environ *deux mille* mauvais vers, qui occupent fort inutilement, et souvent très-dangereusement, une case de la mémoire de toutes les personnes qui, dans leur jeunesse, ont cultivé l'art du chant. On pourroit même enseigner ces romances morales aux jeunes personnes qui n'apprennent pas la musique, pour

peu qu'elles eussent la voix juste. Et si elles ne chantoient pas du tout, les personnes attachées à leur éducation pourroient les leur chanter à leurs récréations. Je n'ai point vu de jeune personne qui n'aimât extrêmement à entendre chanter de longues romances. Pourquoi ne pas profiter de ce goût naturel pour leur former le cœur et l'esprit d'une manière d'autant plus sûre, que ce seroit sans aucun appareil de leçons? On sait que Charlemagne, pour instruire ses peuples, fit faire des recueils de chansons de ce genre; ce même moyen appliqué à l'éducation, produiroit les mêmes avantages. Je ne prétends offrir qu'un essai très-imparfait; il me suffit d'entr'ouvrir cette nouvelle route aux poètes qui aiment la morale, et qui s'intéressent au rétablissement des mœurs. J'ajouterai que, pour la jeunesse, on pourroit avoir sur-le-champ un recueil sublime dans ce genre, en faisant mettre en musique un choix fait avec discernement de nos meilleures

odes, et d'un nombre infini de stances morales, de différens auteurs : entreprise qui mériteroit bien d'exercer les talens de nos grands musiciens. Il faudroit faire des airs simples et chantans, et ce ne sont pas les plus faciles à composer.

ROMANCE PREMIÈRE.

BATHILDE*.

Sur l'air de *Gabrielle de Vergy.*

De la bienfaisante nature,
Bathilde eut tous les dons brillans;
Un esprit juste, une ame pure,
De la sagesse et des talens,
La beauté la plus ravissante,
Des graces le charme si doux:
Mais de la fortune inconstante
Long-temps elle éprouva les coups.

Bathilde avoit reçu la vie
Dans ce grand pays si vanté,
Qui dès lors étoit la patrie,
De la pudeur, de la beauté.
Elle naquit en Angleterre.
Dans la dure captivité,

* On trouve toute cette histoire, détaillée d'une manière fort agréable, dans l'avant-propos de l'Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard. Je l'ai fidellement suivie dans ma romance. Bathilde, reine de France, mourut l'an 680.

Son ame généreuse et fière
Aimoit en vain la liberté.

Son maître, despote inflexible,
Avoit les vices des tyrans ;
Il ne pouvoit être sensible
A ses vertus, à ses talens.
Malgré les pleurs de sa captive,
Il la vendit à des marchands,
Qui, d'Albion quittant la rive,
La menèrent au roi des Francs.

Frappé de sa beauté touchante,
Le roi, surpris autant qu'ému,
Déclare sa flamme naissante
Et veut séduire sa vertu ;
Car dès ce temps la violence
De l'amour d'un grand bien épris,
Pour une beauté sans naissance
Se déclaroit par le mépris.

Bathilde, pure autant que belle,
Montre tout son ressentiment ;
Et d'un hommage indigne d'elle,
Déplore l'éclat insultant.
Le roi, par la magnificence,
Croit pouvoir vaincre sa fierté ;
Rien ne lui ravit l'espérance,
C'est un droit de la royauté.

Vos offres n'ont rien qui me tente,
Disoit Bathilde en gémissant ;
Cette fortune si brillante
Seroit un opprobre accablant.
Si je cédois, cette richesse
Nous aviliroit tous les deux,
En devenant de ma foiblesse
Et la preuve et l'aveu honteux.

Quel est ce sentiment barbare
Qui forme l'horrible projet,
Par une cruauté bizarre,
De déshonorer son objet?
Ah! si toujours l'amour inspire
Ces désirs, ces coupables vœux,
Comment donc a-t-il pu séduire
Des cœurs tendres et généreux?

Fait pour protéger l'innocence,
Ou pour en être le vengeur,
Ce doux emploi de la puissance
Ne peut-il toucher votre cœur?
Le vrai souverain légitime,
Des vertus est le protecteur :
Songez que s'il se livre au crime,
Il n'est plus qu'un usurpateur.

Prêtant une oreille attentive
A ces reproches ingénus,
Le roi de la belle captive
Admiroit l'esprit, les vertus :
L'estime épurant sa tendresse,
En sut augmenter les attraits ;
Enfin aux pieds de sa maîtresse
Il exprime ainsi ses regrets :

De ce trop coupable délire
Pardonne la témérité,
Je ne connoissois que l'empire
Des graces et de la beauté :
Cet empire si peu durable,
Sans le fixer, séduit le cœur,
Mais une chaîne respectable
Peut seule faire son bonheur.

Ah ! malgré ta juste colère,
Garde-toi d'accuser l'amour ;
C'est lui maintenant qui m'éclaire,
Qui produit ce tendre retour.
Bathilde, l'amour véritable
Est pur et sans aveuglement ;
On le rend en vain responsable
Du délire de chaque amant.

Aujourd'hui c'est lui qui m'anime,
Qui cause ce transport si doux;
Il brûle d'expier mon crime;
Oui, je le jure à tes genoux!
Ah! combien le pouvoir suprême
Désormais fera mon bonheur!
C'est en couronnant ce que j'aime,
Que j'en sentirai la douceur.

Je puis t'offrir une couronne,
Mais tu feras bien plus pour moi,
Tu me rendras digne du trône,
Ton époux doit être un bon roi.
Et par toi la vertu la plus belle
Trouvera plus d'imitateurs,
Ton exemple y rendra fidelle:
Des reines dépendent les mœurs.

A ces mots, Bathilde attendrie,
En vain refuse ce haut rang,
Elle n'en est point éblouie,
Et craint d'abaisser son amant.
Le roi, fidèle à sa promesse,
Et ne consultant que son cœur,
Bientôt épouse sa maîtresse,
Et cet hymen fit son bonheur.

Par la vertu, par le génie,
Bathilde honorant son époux,
Sut amener, malgré l'envie,
La France entière à ses genoux.
Epouse et mère vertueuse,
Et des infortunés l'appui,
Quoique reine, elle fut heureuse,
Et ne connut jamais l'ennui.

Bientôt la fortune volage
Vint renverser un sort si doux;
Encore au printemps de son âge,
Bathilde perdit son époux.
Malgré son obscure naissance,
Les vœux, sur elle réunis,
Lui décernèrent la régence
De ses vertus le juste prix.

Bathilde, dans ce rang suprême,
Montra les talens des grands rois;
Le peuple, soumis quand il aime,
Chérissoit et suivoit ses loix.
Hélas! durant trop peu d'années
Elle régna sur les Français,
L'ordre fatal des destinées
Vint l'arracher de son palais.

Des grands intriguèrent contre elle;
Quoique Bathilde eût le pouvoir
De forcer la troupe rebelle
A reconnoître son devoir;
Contente de sa renommée,
Au trône préférant la paix,
Enfin, certaine d'être aimée,
Elle abdiqua sans nuls regrets.

La reine, au fond d'un monastère,
Apprit à connoître son cœur;
Elle éprouva que sur la terre
Il n'est qu'un solide bonheur:
Celui de consacrer sa vie
A la retraite, au doux repos,
Après avoir pour la patrie
Achevé d'utiles travaux.

ROMANCE II.

LE CHANT D'ALFRED-LE-GRAND,

DANS LE CAMP DES DANOIS*.

Né dans l'obscurité d'une simple chaumière,
Un pâtre pourroit-il farder la vérité?
Pardonnez donc l'austérité
De sa harpe champêtre et de sa voix grossière.
J'aime à célébrer dans mes chants,

* Alfred, l'un des plus grands hommes qui ayent existé, voyant son trône et son pays usurpés par les Danois, prit un habit de pâtre, et se cacha dans une chaumière; et là, voulant examiner les fortifications du camp des Danois, il s'y fit introduire comme un joueur de harpe. Il charma Guthrum et les autres chefs danois par sa beauté, sa jeunesse, son chant et sa harpe, ensuite il se retira; il assembla secrètement ses partisans, il revint fondre sur le camp, qu'il extermina; il chassa les Danois de la terre, etc.

Alfred chantant dans le camp des Danois, fait de la romance.

Alfred vivoit en 900.

Des héros le courage,
Mais je ne rendrai point hommage
Aux guerriers conquérans.

Vaillans enfans du Nord, loin de votre patrie,
Que venez-vous chercher dans la triste Albion?
Ah! par l'injuste ambition
Les exploits sont souillés et la gloire est flétrie.
J'aime à célébrer, etc.

De ce pays soumis, Guthrum enfin est maître!
En es-tu plus heureux, ô superbe vainqueur?
Non, non, la gloire et le bonheur
Ne sont qu'aux lieux chéris où le ciel nous fit naître.
J'aime à célébrer, etc.

Entre nous vainement, la sage providence
Plaça des vastes mers les gouffres effrayans;
Hélas! vos vaisseaux triomphans
Pour nous perdre ont franchi cet intervalle immense!
J'aime à célébrer, etc.

Quoi! venir de si loin? Quoi! braver la furie
De tous les élémens, et pour nous asservir?
Ah! quand verra-t-on accourir,
Pour verser des bienfaits, la force et le génie?
J'aime à célébrer, etc.

Sur ces bords malheureux, quel destin vous amène?
Vous prétendez en vain vous y faire admirer,
Quand vous n'y pouvez inspirer
Que l'effroi, la douleur, la surprise et la haine.
J'aime à célébrer, etc.

Eh! sans l'humanité que seroit la vaillance?
Non, les héros haïs ne peuvent être grands;
Le seul prix des faits éclatans,
Est l'amour des humains et leur reconnoissance.
J'aime à célébrer, etc.

ROMANCE III.

HARALD LE VAILLANT*.

Dans le climat glacé des frimats, de la neige,
Dans le haut pays de Norwège,
Gunilda me donna le jour :
Né pour les armes, pour l'amour,
J'ai su vaincre, j'ai su plaire.
On me rencontre tour à tour
Sur mer, aux tournois, à la guerre ;
J'ai vu les camps, j'ai vu la cour,
Cependant c'est en vain que mon ame est éprise
Au fond de la Russie, Élisa me méprise ! ...
Que ne puis-je oublier, hélas !
La fille du roi Jarislas !

* Harald le Vaillant, prince de Norwège, vivoit au milieu du onzième siècle ; il étoit frère de saint Olaüs, il se trouva à la bataille où saint Olaüs fut tué. Il se sauva en Russie ; il y devint amoureux d'Élissif, fille de Jarislas, roi de Russie. Elle refusa de l'épouser,

Le coursier le plus fier et le plus indomptable
N'a pour moi rien de redoutable :
Je connois l'art du matelot :
Je sais lancer le javelot,
Je sais courir sur la glace,
Nul péril ne peut m'alarmer :
J'ai du sang froid, j'ai de l'audace,
Je fais des vers, je sais aimer.
Cependant c'est en vain, etc.

---

en disant qu'il n'avoit pas encore fait assez d'exploits pour la mériter. Il fut à Constantinople, où, sous un nom supposé, il entra au service de l'impératrice Zoé, qui régnoit avec Romain Argyre. Il fit la guerre, se distingua, et recevant la nouvelle de l'élévation de son neveu Magnus au trône, il voulut retourner dans sa patrie; mais l'impératrice, qui l'aimoit, le fit arrêter. Une autre femme, qui l'aimoit aussi, le délivra, et le fit sauver. Il fut en Russie; il y épousa son Elissif. Il monta par la suite sur le trône de Norwège. Il fit une descente en Angleterre, et y fut tué.

Ma romance n'est qu'une imitation de la romance originale, faite véritablement par cet Harald le Vaillant, et dont M. Mallet a donné une traduction littérale en prose, dans son Histoire du Danemarck : comme cette romance originale est courte, je vais la transcrire ici. Elle a le double intérêt de peindre fidellement les mœurs de ces temps reculés, et de retracer les sentimens et les propres expressions du héros poète, dont elle fait l'histoire.

Des peuples de Drontheim j'ai soumis la vaillance.
De mon carquois et de ma lance
Ils ont éprouvé la vigueur,
Et de leur jeune roi vainqueur,
Je dispersai leur armée ;
Je portai l'effroi dans leurs rangs,
L'agile et prompte Renommée
Publia ces exploits sanglans.
Cependant c'est en vain, etc.

Traduction littérale de M. Mallet.

Mes navires ont fait le tour de la Sicile, nous étions brillans et magnifiques, mon vaisseau brun voguoit rapidement au gré de mes desirs ; occupé de combats, je croyois naviguer toujours ainsi. Cependant une fille de Russie me mépris..

Je me suis battu dans ma jeunesse avec les peuples de Drontheim : ils étoient supérieurs en nombre, je laissai leur jeune roi mort sur le champ de bataille. Cependant, etc.

Un jour nous n'étions que seize dans un vaisseau, une tempête s'élève, le vaisseau se remplit, nous le vidâmes. Cependant une fille, etc.

Je sais faire huit exercices : je combats vaillamment, je me tiens ferme à cheval, je suis accoutumé à nager, je sais courir en patins, je lance le javelot, je m'entends à ramer. Cependant une fille, etc.

Peut-elle nier, cette jeune et belle fille, que ce jour

Mes navires ont fait le tour de la Sicile
Dans ce beau pays si fertile,
Mes vaisseaux lestes et brillans
Fendoient l'onde et bravoient les vents;
Sur la rive, un peuple immense,
Célébrant nos exploits guerriers,
Nous présentoit pour récompense
Des fruits, des fleurs et des lauriers.
Cependant c'est en vain, etc.

Des femmes du midi dédaignant la tendresse,
Pour la plus ingrate maîtresse
J'ai conservé ce cœur blessé,
Ce cœur justement offensé
De sa longue indifférence.
Je n'attends d'elle aucun retour,

---

où, dans un pays du midi, je livrai un grand combat, je ne me sois servi courageusement de mes armes, et que je n'aye laissé après moi de monumens durables de mes exploits. Cependant une fille, etc.

Je suis né dans le haut pays de Norwège, où les habitans manient si bien les arcs; mais j'ai préféré de conduire mes vaisseaux, l'effroi des paysans, parmi les écueils de la mer; et loin du séjour des hommes, j'ai parcouru les mers avec ces vaisseaux. Cependant une fille de Russie me méprise.

Mais ni le dépit, ni l'absence
Ne peuvent guérir mon amour.
Je le sais, c'est en vain, etc.

Que veux-tu donc de moi, beauté fière et terrible,
Ne seras-tu jamais sensible ?
Que me reste-t-il à tenter
Pour te plaire et te mériter ?
Fille du Nord, quoi ! la gloire
Est-elle sans attraits pour toi ?
Et couronné par la victoire,
Ne puis-je prétendre à ta foi ?
Cependant c'est en vain, etc.

ROMANCE IV.

VALDEMAR* DIT LE GRAND**.

Il n'est point de grandeur qui soit inébranlable,
Et qui mette à couvert d'un revers effroyable.

L'Ambitieux et l'Indiscrète, comédie de DESTOUCHES.

Sur l'air : *Tout au beau milieu des Ardennes*, etc.

VAINQUEUR de la fière Esthonie,
Se délassant de ses nobles travaux,
Valdemar, cher à la patrie,
S'abandonnoit aux charmes du repos.
Comme un nuage,
Oui, le bonheur volage
Brille et s'évanouit;
Mais la vertu le reproduit.

* L'Histoire est fidellement suivie dans cette romance, ainsi que dans toutes ces romances historiques. (*Voyez* l'Hist. de Danemarck, de M. Mallet.)

** Valdemar mourut en 1241; il étoit beau-frère de Philippe-Auguste.

Ce roi si grand, si magnanime,
Toujours clément, toujours victorieux,
Devint l'innocente victime
De sa candeur et d'un complot affreux.
Comme un nuage, etc.

Le comte Henri, vassal perfide,
De Valdemar ennemi dangereux,
Cachant la haine qui le guide,
Trame en secret un dessein ténébreux.
Comme un nuage, etc.

Sous la séduisante apparence
Du sentiment, de la sincérité,
Henri, d'un roi sans défiance
Sut aisément tromper la loyauté.
Comme un nuage, etc.

Le comte attirant à la chasse,
Dans ses Etats, le prince généreux,
Sans frein, dans sa coupable audace,
Ose commettre un forfait odieux.
Comme un nuage, etc.

Aveugle et douce confiance,
Crédulité d'un cœur simple et sans art,
Vertueuse et noble imprudence,
C'est vous, hélas ! qui perdez Valdemar !
Comme un nuage, etc.

Le roi, sans escorte et sans crainte,
S'abandonnoit à son noir ennemi,
Qui jusqu'au bout poussant la feinte,
Lui prodiguoit tous les soins d'un ami.
Comme un nuage, etc.

Sous une tente de feuillage,
Après la chasse on conduit Valdemar ;
On se fixe au bord d'un rivage,
Mais à dessein, et non par le hasard.
Comme un nuage, etc.

Dans le repas le plus splendide,
Le comte Henri verse des flots de vin ;
Bientôt s'applaudit le perfide,
Le roi s'endort sur la fin du festin.
Comme un nuage, etc.

Voyant Valdemar sans défense,
Le scélérat le fait charger de fers ;
On le porte sans connoissance
Dans un bateau qui bientôt fend les mers.
Comme un nuage, etc.

Noble victime d'un barbare,
Malheureux roi, quel sera ton réveil !
Tu prendras ce destin bizarre
Pour une erreur d'un pénible sommeil.
Comme un nuage, etc.

Dans un état si déplorable,
Peut-être, hélas ! tu rêves au bonheur,
Peut-être qu'un songe agréable
Te peint encor ta fragile grandeur.
Comme un nuage, etc.

Pour toi, du rêve de la vie
Le charme heureux, hélas ! vient de finir.
Ombre fugitive et chérie,
Bonheur perdu, peut-on te ressaisir ?
Comme un nuage, etc.

Mais bientôt la barque rapide
Arrive aux bords du plus triste séjour ;
Les agens d'un prince perfide
Portent le roi dans une sombre tour.
Comme un nuage, etc.

Mille fois plus grand dans les chaînes
Que sur un trône entouré de flatteurs,
Valdemar supportoit ses peines
Sans murmurer et sans verser des pleurs.
Comme un nuage, etc.

Tenant ce prince en sa puissance,
Au fond du cœur, Henri ne doutoit pas
D'obtenir pour sa délivrance
Et des trésors et de nouveaux Etats.
Comme un nuage, etc.

Oh ! combien mon sort est funeste !
Disoit le roi, mais je saurai souffrir ;
Du moins mon courage me reste,
L'adversité ne peut me le ravir.
Comme un nuage, etc.

Oui, tous les rois pour ma vengeance
Devoient s'armer, voler à mon secours;
Mais l'infortuné sans défense
Est oublié dans les trompeuses cours.
Comme un nuage, etc.

Si jamais le ciel moins sévère
Me rend le trône et l'absolu pouvoir,
Je deviendrai l'ami, le père
Des malheureux privés de tout espoir.
Comme un nuage, etc.

Durant trois ans, de l'injustice
Ayant subi toute la cruauté,
Enfin le destin plus propice
A ce héros rendit sa liberté.
Comme un nuage, etc.

Après une éclipse effrayante
L'astre du jour reparoît plus brillant,
De son influence puissante
Tout l'univers sent l'effet bienfaisant.
Comme un nuage, etc.

Ainsi le roi, par sa présence
Dédommageant ses fidèles sujets
Des maux causés par son absence,
Leur rend à tous le bonheur et la paix.
Comme un nuage, etc

ROMANCE V.

BAJAZET ET LE BERGER*.

TRAVERSANT de vastes contrées,
Bajazet, la mort dans le cœur,
A la tête de ses armées,
Reprochoit au ciel son malheur,
Et faisoit retentir les paisibles vallées
Des cris aigus de sa douleur.
Bajazet a perdu le bonheur de sa vie,
Sébaste, sa ville chérie,
Et son fils Ortogul, l'aîné de ses enfans:
Plaignez les rois, plaignez les conquérans.

Jadis, suivi de la victoire,
Enfantant de vastes projets,
Il ne vivoit que pour la gloire,
Et s'enivroit de ses succès;
Mais ce seul jour, hélas! de funeste mémoire,
Change ses lauriers en cyprès.
Bajazet a perdu, etc.

* J'ai tiré ce trait historique et philosophique de l'Histoire de Malte, par l'abbé de Vertot.
- Bajazet vivoit vers 1500.

Trop heureux, qui, dans sa chaumière,
Loin des cités et de la cour,
Finit sa tranquille carrière
Au sein d'un champêtre séjour,
Et des vaines grandeurs dédaignant la chimère,
Vit pour l'amitié, pour l'amour.
Bajazet a perdu, etc.

Poursuivant sa marche guerrière,
Il déploroit ainsi ses maux,
Lorsqu'une musette légère
Fit retentir tous les coteaux.
Le héros s'arrêtant, joint sa voix triste et fière
Au son rustique des pipeaux.
Bajazet a perdu, etc.

Un pâtre, assis dans la prairie,
Chantoit sur le bord d'un torrent:
O berger, combien je t'envie!
Dit Bajazet en soupirant.
Ami, reçois cet or, et toujours, je te prie,
Mêle ce refrein à ton chant:
Bajazet a perdu, etc.

ROMANCE VI.

HARANGUE de Gustave Vasa sortant des mines, aux Dalécarliens assemblés un jour de fête dans une église *.

Sur l'air : *Allons, enfans de la patrie.*

De l'antique Dalécarlie,
O vous, habitans généreux!
Vous devez sauver la patrie,
Soyez libres pour être heureux! (*bis.*)
Sous ces vêtemens d'un esclave,
Reconnoissez un défenseur;
De vos rois le fils, le vengeur:
Oui, mes amis, je suis Gustave;
Venez, armez mon bras, secondez mon ardeur,
Marchons (*bis.*) dans le sentier que nous trace l'honneur.

* Gustave Vasa, jeune et légitime héritier du royaume de Suède, et qui vivoit dans le seizième siècle, fut forcé, pour éviter la cruauté de l'usurpateur Christiern II, de se réfugier dans la Dalécarlie; il se mit au nombre des ouvriers qui travailloient aux mines, et se tint caché

Fuyant d'un tyran sanguinaire
Les fureurs et la cruauté,
Dans les entrailles de la terre
Je vins chercher l'obscurité; (*bis.*)
Je trouvai dans ce gouffre immense
Le plus utile des métaux,
Le fer, ce prix de nos travaux;
Ah! qu'il serve à notre défense!
Venez, armez mon bras, etc.

Je quitte ma retraite obscure
Pour le salut de mon pays;
Le tyran, comblant la mesure
De tous ses forfaits inouis, (*bis.*)
Enfin dans sa rage funeste,

---

dans ces profonds souterrains. Là il apprit que le tyran venoit de faire égorger tout le sénat et presque toute la noblesse. Alors Gustave sort de son souterrain, et dans son habit d'ouvrier, se rend un jour de fête dans l'église de Saint-Nicolas, où tout le peuple étoit assemblé. Après le service divin, il demande la parole, se découvre, harangue les Dalécarliens, qui se rangent avec transport sous ses drapeaux, et qui lui firent recouvrer son royaume. Sa harangue dans l'église fait le sujet de la romance.

Vient d'immoler les sénateurs :
Amis, je vois couler vos pleurs !...
Mais Gustave encore vous reste.
Venez, armez mon bras, etc.

Mes amis, dans ce temple auguste,
Jurons tous de vaincre ou périr,
Notre cause est noble, elle est juste ;
Dieu daignera la soutenir ; (*bis.*)
Promettons-lui, si la victoire
Couronne nos efforts heureux,
D'être clémens et généreux,
La vengeance souille la gloire.
Venez, armez mon bras, etc.

Malgré l'affreux droit de la guerre,
D'être humains faisons le serment ;
Si le courage est sanguinaire,
Le soldat n'est plus qu'un brigand. (*bis.*)
Soyons l'appui de l'innocence,
Et que toujours notre vertu
Protége un ennemi vaincu,
Tel est l'emploi de la vaillance.
Venez, armez mon bras, etc.

O créateur de la nature !
Approuve ces nobles projets ;
Mon ame est sensible, elle est pure,
Elle ose espérer des succès. (*bis.*)
Tu confonds l'orgueil de l'impie,
Ses desseins sont anéantis ;
Mais tu guides le cœur soumis
Qui t'adore et sert la patrie.
Arme mon foible bras, redouble mon ardeur,
Marchons, etc.

ROMANCE VII.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Elle n'est plus, cette mère chérie!
Mon guide, mon appui, ma véritable amie!
Avec elle, hélas! j'ai perdu
Le modèle de la vertu,
Le juge de mes mœurs, le témoin de ma vie!

Ah! s'il est vrai qu'en effet sur la terre
Un sentiment profond, constant, vif et sincère
Soit pour nous le plus doux lien,
Et forme le souverain bien,
Comment répare-t-on la perte d'une mère?

Oh! désormais, qui m'aimera comme elle?
Qui pourra remplacer cette ame maternelle?
Qui fera ses plus doux plaisirs
De prévenir tous mes desirs?
Où trouverai-je enfin cette amitié fidelle?

De ta mémoire auguste et révérée,
De tes bienfaits touchans, ombre chére et sacrée,
Oui, jusqu'à mon dernier soupir
Je garderai le souvenir
Dans cette ame à jamais de douleur déchirée.

Du haut des cieux, ô ma sensible mère!
Que ta raison suprême et m'inspire et m'éclaire;
Que me guider, veiller sur moi,
Soit toujours ton unique emploi;
Ah! deviens désormais mon ange tutélaire!

ROMANCE VIII.

LE PRINTEMPS,

OU LES PLAISIRS CHAMPÊTRES.

Bientôt ce séjour champêtre
Va reprendre ses attraits,
Tous nos plaisirs vont renaître,
La nature en fait les frais.
Elle seule embellit cette aimable retraite;
Le printemps est de retour,
Répétez tour à tour
Le refrein de ma chansonnette:
J'ai vu fleurir
Et s'épanouir
Le muguet et la violette.

Dès le lever de l'aurore
Je vais visiter nos champs,
Le soir j'y retourne encore;
Là, sur les gazons naissans,
Je répète les airs appris sur ma musette.
Le printemps est de retour, etc.

Les grandeurs et la fortune;
Ne font rien pour le bonheur;
Souvent l'éclat importune,
Ou n'offre qu'un bien trompeur,
Des plaisirs apparens, une peine secrète.
Le printemps, etc.

On ne goûte dans les villes
Ni repos, ni liberté,
On trouve dans nos asyles
Les vertus et la gaîté,
Des amusemens purs, et les travaux utiles.
Le printemps, etc.

Que fait la magnificence
De l'or et des diamans?
La véritable opulence
N'est-elle pas dans nos champs?
Les fleurs et les moissons, la paix et l'innocence.
Le printemps, etc.

Quand des maux de cette vie
Le ciel enfin prit pitié,
Sa bienfaisance chérie
Pour nous créa l'amitié;
Mais la tendre amitié se plaît dans la retraite.
Le printemps, etc.

L'amitié, de l'imposture
Fuit les coupables détours,
Toujours simple, toujours pure,
Elle a dû quitter les cours,
Et se réfugier au sein de la nature.
Le printemps, etc.

ROMANCE IX, EN RONDEAU.

LA DOULEUR.

Sur un air vulgaire de Suisse.

O charme consolateur,
D'une douce harmonie,
Viens appaiser la douleur
Qui déchire mon cœur. (*fin.*)
Fais que ma peine adoucie
Se change en mélancolie.
O charme consolateur, etc.

Art divin, art enchanteur,
Plaisir de ma jeunesse,
Retrace-moi du bonheur
Le prestige trompeur.
Doux accords de la tendresse,
Calmez ma sombre tristesse.
Art divin, art enchanteur, etc.

Du passé, de l'avenir,
Ote-moi la pensée,

S'il se peut, viens m'affranchir
D'un affreux souvenir;
Mais ma voix est épuisée,
Hélas! ma lyre est brisée.
Du passé, de l'avenir, etc.

Par tes attraits séduisans
Dérobe-moi l'image,
Du moins pour quelques instans,
Des ingrats, des méchans.
La raison me décourage,
Suspends en moi son usage.
Par tes attraits séduisans, etc.

Mais en vain d'un art charmant
Ma foible voix appelle,
Pour dissiper mon tourment,
Le secours impuissant.
Accours, aimable immortelle,
O viens, amitié fidelle!
Tu peux guérir de mon cœur
La blessure cruelle,
Et d'un destin plein d'horreur
Adoucir la rigueur.

ROMANCE X.

L'ABSENCE ET L'AMITIÉ*.

Sur l'air de la romance de Lancelot, des *Chevaliers du Cygne.*

Oui, le bonheur, ô mon amie!
N'est fait que pour les tendres cœurs;
Le doux sentiment qui nous lie,
Malgré l'absence et mes malheurs,
M'attache toujours à la vie,
Et calme mes vives douleurs.

De l'amitié, charme suprême,
J'ai pu supporter tant de maux;
Je trouve dans l'absence même
Des plaisirs touchans et nouveaux,
En consacrant à ce que j'aime
Et mes plaisirs et mes travaux.

* Envoyée de Bremgarten en Suisse à lady Fitz-Gerald, au mois de mai 1794.

Je ne vois plus ton doux visage,
Mais ce portrait si précieux,
De l'amitié, ce tendre gage,
Sait te reproduire à mes yeux;
Et je contemple ton image
Dans tous les temps, dans tous les lieux.

Je n'entends plus ta voix chérie,
Dont pour moi le son enchanteur
Etoit la plus douce harmonie
A mon oreille et pour mon cœur;
Mais quel regret trouble ma vie
Lorsque je songe à ton bonheur!

La douleur m'avoit fait suspendre
Aux tristes rameaux d'un cyprès,
Cette lyre plaintive et tendre,
Qui n'exprimoit que des regrets;
Je ne voulois plus la reprendre,
Et l'oubliois dans nos forêts.

Mais des arts l'agréable étude
Fait ton plus doux amusement,
Et pour toi dans ma solitude
Je cultive chaque talent;
Je charme mon inquiétude
Et me console en te chantant.

De mon pays je suis bannie
Par la plus injuste rigueur.
Que m'importe la calomnie ?
Ce que j'aime connoît mon cœur.
Tu vis en paix dans ta patrie,
Et je jouis de ton bonheur.

ROMANCE XI.

ÉLOGE DE LA HARPE, EN RONDEAU *.

Moderne et charmante lyre,
Je veux te couvrir de fleurs,
Toi qui, d'un sombre délire,
Calmas jadis les fureurs.
Harpe si mélodieuse,
Suspends la vive douleur
Qu'une absence rigoureuse
Fait éprouver à mon cœur. (*fin.*)

Errante, fugitive,
Je trouve en toi mes seuls délassemens,
Et de ma voix plaintive
Tu sais imiter les accens.
Moderne et charmante lyre, etc.

Tu me fus toujours fidelle
Dans les maux que j'ai soufferts,
Témoin de mes revers,
De ma peine mortelle,

* Les paroles sont faites sur un rondeau de harpe.

Tu déplores sur mon sein
Un si cruel destin.
O compagne bien aimée!
Tu n'es point inanimée,
Tu me réponds en gémissant!
Oui, j'ai su te donner l'ame et le sentiment.
Moderne et charmante lyre, etc.

ROMANCE XII.

LES ÉPOUX RACCOMMODÉS.

O vous dont j'ai reçu la vie,
Vous que je sais si bien aimer;
Eh quoi! pourriez-vous briser
Le nœud sacré qui vous lie?
Ah! de la triste Sophie
Voyez les craintes et les pleurs,
Prenez pitié de ses douleurs.

Quoi! de la maison paternelle
L'un de vous deux disparoîtroit!
Mais alors que deviendroit
Ce cœur à tous les deux fidelle?
Et dans ma douleur mortelle
A qui me plaindre ou recourir?
Entre vous pourrois-je choisir?

Le bonheur de ma destinée
Dépend de vos soins réunis.
Vous me les avez promis

A l'instant où je suis née.
Votre fille infortunée
Ose réclamer dans ce jour
Un bien si cher à son amour.

Pour guider toujours ma jeunesse,
Ne vous désunissez jamais;
Oui, pour moi, tous vos bienfaits
Seront dans votre tendresse.
Renouvelez la promesse
Qui pourroit rassurer mon cœur,
Et me rendre tout mon bonheur.

O ciel! je vois couler vos larmes,
Non, ne vous en défendez pas!
Recevez-moi dans vos bras....
O doux moment plein de charmes!
Plus de craintes, plus d'alarmes!
Triomphe sublime et touchant
De la vertu, du sentiment.

ROMANCE XIII.

LE REPENTIR FILIAL.

Sur l'air : *Que ne suis-je la fougère*, etc.

Eh quoi ! ma sensible mère,
Quoi ! j'ai pu vous offenser !
Ah ! parlez, que dois-je faire,
Hélas ! pour vous appaiser ?
Du poids de votre colère
N'accablez pas votre enfant ;
Le malheur de vous déplaire
Est un supplice trop grand.

Par mon repentir sincère,
Daignez vous laisser fléchir ;
De vous un regard sévère
Suffiroit pour me punir.
Voyez ma douleur extrême
S'exhaler à vos genoux ;
On pardonne quand on aime,
C'est mon espoir le plus doux.

De votre tendre indulgence,
Oui, j'abusai trop souvent!
Mais je le sais, la clémence
Est en vous un sentiment.
De cette vertu si chère
J'ai droit de tout obtenir;
Car dans le cœur d'une mère,
La source n'en peut tarir.

ROMANCE XIV.

LES SOUHAITS D'UN ENFANT.

Jours inutiles de l'enfance,
Ah! que vous coulez lentement!
Aux leçons, à l'obéissance,
Je puis me soumettre aisément.
Mais j'aime tant la patrie!
Pour elle je voudrois grandir;
Oh! combien mon cœur envie
Ceux qui la peuvent servir!

L'amitié, la reconnoissance,
Sont pour moi de doux sentimens;
Et je les dois à l'indulgence
De mes maîtres, de mes parens.
Mais j'aime tant la patrie! etc.

De tous les enfans de mon âge,
Il n'en est point de plus heureux;
Je reçus du sort en partage
Tout ce qui doit combler mes vœux.
Mais j'aime tant la patrie! etc.

Sans chagrin, sans soins, sans alarmes,
Mes jours se passent doucement,
Et je ne répands que les larmes
Que fait couler le sentiment.
Mais j'aime tant la patrie! etc.

ROMANCE XV.

SUR UN ENFANT*.

RIEN n'est joli comme un enfant,
C'est l'image de l'innocence,
Et l'objet adoré d'une douce espérance ;
Qu'il est naïf, qu'il est touchant !
Comme il est beau lorsqu'il sommeille !
Qu'il est charmant quand il s'éveille !
Quels droits puissans ont sur les cœurs
Ses baisers, ses ris et ses pleurs !

Mineur.

J'aime moins la rose brillante
Que le bouton qu'elle produit.
Combien l'aurore est plus touchante
Que le jour qui nous éblouit !

* Cette romance est tirée d'un conte manuscrit de l'auteur, qui a pour titre : *Le Maillot sensible et raisonnable.*

La profonde mer qui mugit,
Nous étonne et nous épouvante;
Mais des ruisseaux l'onde et le bruit,
Et nous attire et nous enchante.

Majeur.

Savez-vous bien pourquoi l'Amour,
Malgré sa céleste origine,
Et tous les tendres soins de sa mère divine,
N'a pas grandi jusqu'à ce jour?
Ce fut pour fixer sur ses traces
Les Jeux ingénus et les Graces,
Que ce dieu si beau, si charmant,
Voulut rester toujours enfant.

ROMANCE XVI.

Imitation de la romance que les bergers chantent aux funérailles d'Imogène, dans la tragédie de Cimbeline, de Shakespear.

Jeune et douce Imogène,
Comme la fleur des champs,
Ornement de la plaine,
Ne dure qu'un printemps;
Ta beauté ravissante
Eut pendant un matin
De la rose naissante
Le fragile destin.

Pour toi le ciel sévère
Alluma dans un jour
Ton flambeau funéraire
Et celui de l'amour!
Ah! tu n'eus sur la terre
Que le temps de charmer,
De briller et de plaire,
Et non celui d'aimer.

Nous pleurons ton absence
Sans déplorer ton sort;
Pour la douce innocence,
Est-ce un mal que la mort?
L'aurore sans nuage,
Dans le calme finit:
Un jour pur est le gage
D'une paisible nuit.

Pour toujours affranchie
De nos soins superflus,
Les peines de la vie
Ne t'affligeront plus;
Dans la tombe tranquille
Finissent nos travaux:
Dernier et sûr asyle
De la paix, du repos.

Tu ne crains plus l'injure*
Des hivers orageux;
Les vents et la froidure
Pour toi n'ont rien d'affreux.

---

* Ce couplet est le seul dans lequel j'aye imité Shakespear. Je n'ai d'ailleurs pris de sa romance que le sujet.

Quand les noires tempêtes,
Par de bruyans éclats,
Menaceront nos têtes,
Tu ne le sauras pas.

Lorsqu'un funeste orage,
Grossissant les torrens,
Portera le ravage
Dans nos bois, dans nos champs;
Lorsque remplis d'alarmes,
Nous gémirons tout bas
En dévorant nos larmes,
Tu ne le verras pas.

Lorsque dans nos campagnes
Nous pleurerons en vain
L'une de nos compagnes
Terminant son destin;
Si la cloche effrayante,
Annonçant son trépas,
Nous glace d'épouvante,
Tu ne l'entendras pas.

FIN.

TABLE.

AVERTISSEMENT. . . . . page 5
ÉPITRE dédicatoire à lady Edward Fitz-Gerald. . 9

HERBIER MORAL.

FABLE PREMIÈRE. Les Arbustes transplantés. . . . 23
FABLE II. Les Feuilles. 25
FABLE III. Le Bouquet d'Ésope. 27
FABLE IV. Les deux Ifs. 32
FABLE V. Le Sorbier et les Buissons épineux. . . . 36
FABLE VI. Le Palmier et le Noisetier, dans le bois consacré. 39
FABLE VII. L'Oiseau, le Prunier et l'Amandier. . . 41
FABLE VIII. Le Papyrus. 42
FABLE IX. L'Origine de la Fraxinelle. 44
FABLE X. La Fleur commune et le beau Vase. . . 51
FABLE XI. Le Voyageur, l'Orme et le Mancenilier. 52
FABLE XII. La Jusquiame, l'Orchis, et la Charrette chargée de fleurs. 54
FABLE XIII. La Cuscute, le Lierre et l'Arbre. . . 58
FABLE XIV. Le Séné et la Tubéreuse. 60
FABLE XV. L'Enfant, le Pédagogue et la Figue. . . 62
FABLE XVI. La Rose blanche entée sur le Houx. . 64
FABLE XVII. Le Cerisier naturel et le Cerisier à fleurs doubles. 66
FABLE XVIII. Le Sassafras et la Vigne. 69

POÉSIES FUGITIVES.

VERS A PAMÉLA, en lui envoyant un tableau représentant un autel sur lequel brûloit de l'encens. . . . 77

ROMANCE faite en 1794, dans le couvent de Bremgarten, et envoyée à lady Edward Fitz-Gerald. . . 78

ROMANCE faite pour madame de Valence, dans l'année 1796, en lui envoyant une miniature représentant un emblême de l'Espérance. 81

LES DEUX SOEURS, romance envoyée à mes petites-filles, et faite pour être chantée par elles. 84

VERS A MADAME SUS. M***, en lui envoyant un petit tableau de mon ouvrage, composé de fleurs naturelles conservées et appliquées sous un cristal. . 86

IMPROMPTU fait pour son A. R. madame la princesse de Hesse-Cassel, qui me demanda mon *Livre de Souvenirs*, qu'elle vouloit parcourir. Je l'envoyai chercher, et j'écrivis sur un des feuillets les noms de la princesse, du prince, et ceux de leurs enfans, avec les vers suivans. 87

VERS faits au mois de décembre 1796, sur le cadran solaire placé dans le jardin d'un laboureur 88

RÉPONSE DE MADAME DE GENLIS à des vers sur ses maux d'yeux. 89

VERS A MADEMOISELLE MAYET, qui avoit envoyé à l'auteur une écritoire. 91

VERS sur un bouquet de fleurs peint au mois de janvier par mademoiselle Helmina de Klencke. . . . 93

VERS envoyés à Geor[illegible], pour son Livre de Souvenirs. 94

L'Elysée des oiseaux, ou l'Ornithologie poétique. 95

Epitaphe de l'auteur, faite par elle-même, dans une longue et dangereuse maladie qu'elle eut en 1797. 108

Julie a Ovide, romance. 109

Autre romance. 115

Romance de Mirtil. 117

Romances des chevaliers du Cygne. — Première romance. 120

Deuxième romance. 125

Troisième romance. 128

Quatrième romance. 131

Cinquième romance. 133

Sixième romance. 136

Épitre à l'Asyle que j'aurai. 138

Vers a madame la princesse palatine de Radzivil, qui, sur l'Epître *à l'Asyle que j'aurai*, fit bâtir dans ses superbes jardins de l'Arcadie, une chaumière ornée qui porte le nom de l'auteur. 147

Le diamant brut et le diamant taillé, fable. 151

Vers à mon amie madame Bocquet, née Jordan, en réponse à une lettre touchante sur *les Vœux téméraires*. 152

Chant d'une jeune Sauvage. 153

Hymne à l'Adversité. 156

ROMANCES HISTORIQUES ET MORALES, pour servir à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse,

PRÉFACE. 167
ROMANCE PREMIÈRE. Bathilde. 175
ROMANCE II. Le Chant d'Alfred-le-Grand, dans le camp des Danois. 182
ROMANCE III. Harald le Vaillant. 185
ROMANCE IV. Valdemar dit le Grand. 190
ROMANCE V. Bajazet et le Berger. 197
ROMANCE VI. Harangue de Gustave Vasa sortant des mines, aux Dalécarliens assemblés un jour de fête dans une église. 199
ROMANCE VII. La Piété filiale. 203
ROMANCE VIII. Le Printemps, ou les Plaisirs champêtres. 205
ROMANCE IX, EN RONDEAU. La Douleur. 208
ROMANCE X. L'Absence et l'Amitié. 210
ROMANCE XI. Éloge de la harpe, en rondeau. 213
ROMANCE XII. Les Époux raccommodés. 215
ROMANCE XIII. Le Repentir filial. 217
ROMANCE XIV. Les Souhaits d'un enfant. 219
ROMANCE XV. Sur un enfant. 221
ROMANCE XVI. Imitation de la romance que les bergers chantent aux funérailles d'Imogène, dans la tragédie de Cimbeline, de Shakespear. 225

FIN DE LA TABLE.

On trouve chez le même Libraire les Ouvrages suivans, du même Auteur.

LE PETIT LA BRUYÈRE, un vol.

NOUVELLES HEURES CATHOLIQUES A L'USAGE DE L'ENFANCE, un vol.

Ouvrages sous presse, du même Auteur.

. . . . . .

NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT POUR LA PREMIÈRE ENFANCE, 2 vol.

. . . . . .

Une contrefaçon de cet ouvrage vient de paroître, mais faite sur l'édition d'Allemagne, et entièrement défigurée par un nombre infini de fautes grossières. La nouvelle edition que l'on imprime est faite avec soin sous les yeux de l'Auteur, qui a divisé l'ouvrage d'une autre manière, changé l'ordre des instructions, et augmenté le tout d'un volume entier.

LES ANNALES DE LA VERTU, nouvelle édition, revue, corrigée, et augmentée d'un gros volume, 3 vol.

Cet ouvrage, dont toutes les éditions et les nombreuses contrefaçons sont totalement épuisées, paroîtra très-incessamment, et l'Auteur donnera successivement en peu de temps la suite complète de l'ouvrage, qui, fini, formera dix volumes, offrant un cours entier et détaillé d'Histoire ancienne et moderne.

ADÈLE ET THÉODORE, nouvelle édition, revue, et augmentée de plusieurs Lettres.

L'Auteur a totalement refait le Plan de lecture qui se trouve à la fin de cet ouvrage.

00102569

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015